



La famille Piché

de l'île Montesson

Pierre Piché

Autobiographie



Cette autobiographie a été réalisé dans le cadre du « Projet Mémoires vivantes » initié par Patrimoine Bécancour.

Patrimoine Bécancour remercie la ville de Bécancour et le Fonds culturel de la MRC de Bécancour pour l'aide financière reçue pour la réalisation de ce projet.

Recherche et rédaction

Pierre Piché aidé de son fils Léo

Support à la rédaction

Nadia Julien

Conception graphique et mise en page

Yves Gaudet

Édition

Patrimoine Bécancour

Avril 2026

Préface

Ma Démarche :

Cette biographie a été rédigée à partir des notes que j'ai prises au fil de mes conversations avec ma mère Alice et surtout avec mon père, Pierre, vers la fin de sa vie.

J'ai trouvé profondément gratifiant de revisiter les réalisations de mes parents durant ces années particulièrement éprouvantes, alors qu'ils disposaient de moyens extrêmement limités, mais sont tout de même parvenus à élever trois enfants, Léo, Gilles et Michelle.

Le contraste est frappant lorsque l'on compare les conditions très rudes dans lesquelles ils ont vécu à celles, beaucoup plus confortables, parfois même permissives que nous connaissons aujourd'hui.

Léo Piché

Mes frères et moi pouvons l'affirmer sans hésiter : nous avons eu les meilleurs parents du monde.

Papa était un homme bon et travaillant. Il a trouvé en notre maman la compagne idéale, la partenaire parfaite avec qui relever les nombreux défis qui ont jalonné leur vie. Ensemble, ils formaient un couple profondément complémentaire, solide et discret, réglant leurs différends en privé et nous offrant, à nous leurs enfants, un milieu stable et rassurant.

En avance sur leur époque, nos parents avaient l'esprit vif, la tête pleine de projets. Ils incarnaient naturellement le sens des responsabilités, le goût de l'effort et celui d'une vie vécue pleinement : travailler dur, certes, mais aussi savoir profiter des moments de joie. Toujours présents pour nous, ils ont veillé à ce que nous ne manquions jamais de rien, ils nous ont inculqué des valeurs profondes, comme le respect des autres et le travail bien fait.

À travers cette biographie, découvrez comment avec leur force tranquille ils ont pu se construire une vie qui nous inspire encore aujourd'hui.

Michelle Piché

Table des matières

Partie 1 : De ma naissance à mon mariage	5
1. Mes aïeux, mes parents, mes frères et soeurs	
2. La famille déménage à l'île Montesson	
3. Le gardien de phare	
4. Les chantiers	
Partie 2 : La famille, les enfants, la maison, les années passent	16
1. Mon mariage, mes enfants	
2. L'école des enfants	
3. J'adapte la maison à nos besoins	
4. Les années passent...	
5. La vente de la ferme	
6. Le déménagement au village de Bécancour	
Partie 3 : Mon métier d'agriculteur	39
1. Le déroulement d'une journée de travail	
2. Le travail au fil des saisons	
3. La mécanisation de la ferme	
4. Mes machines agricoles	
5. Mes chevaux	
6. Mes patentes	
Partie 4 : La Petite Floride	65
1. Les débuts	
2. La construction du restaurant et du chalet	
3. La sécurité des baigneurs	
4. Le déménagement du chalet de Gentilly	
5. Le saccage de 2007	

Partie 1

De ma naissance à mon mariage



1. Mes aïeux, mes parents, mes frères et soeurs

Je suis né à Saint-Sylvère le 18 décembre 1915, puis baptisé le lendemain. J'étais le treizième enfant d'une famille de seize. Fils d'Hector Piché et d'Albertine Rheault.



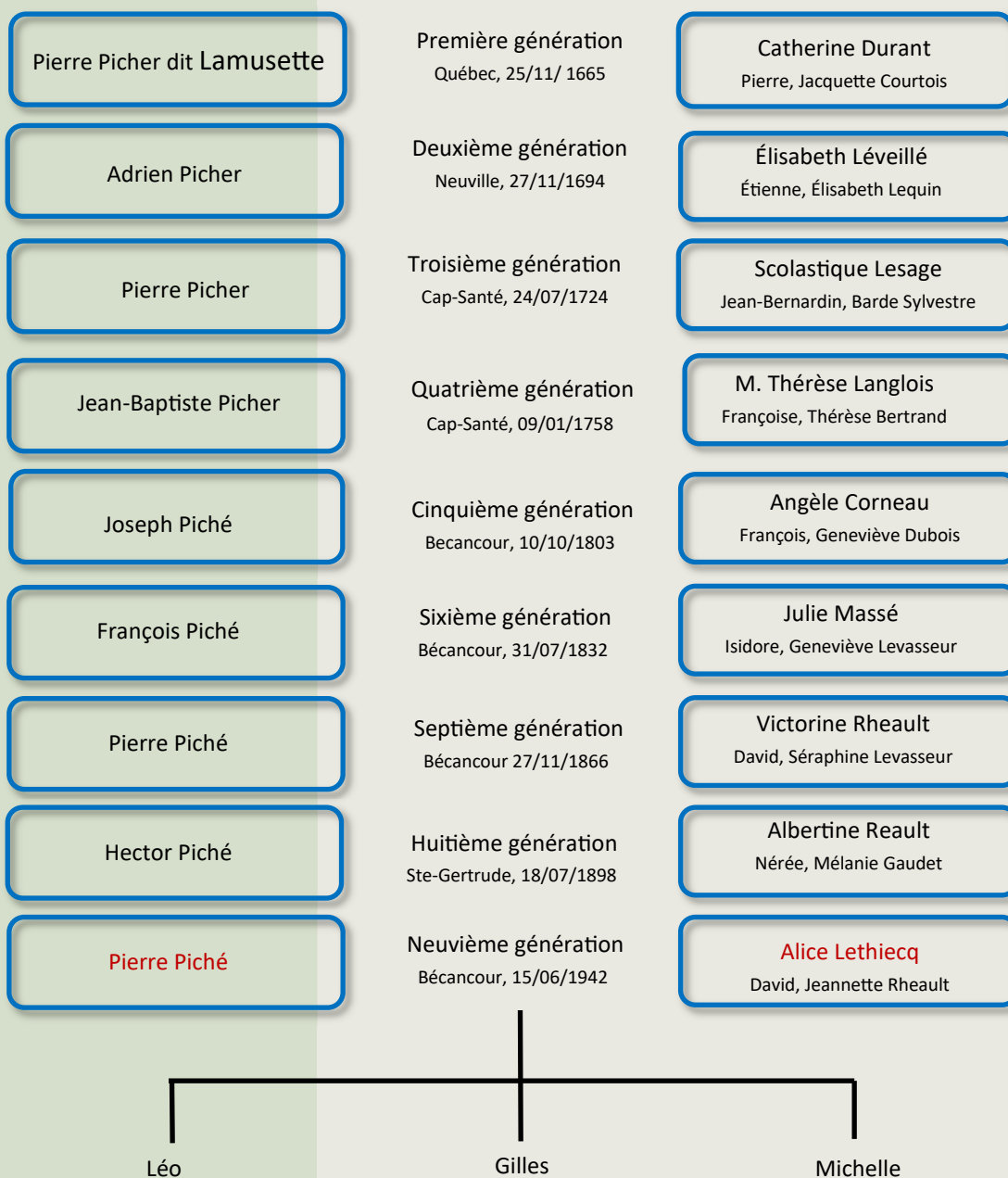
Famille d'Hector Piché et d'Albertine Rheault en 1948.
Arrière: Jean-Paul, Roger, Amédée, Pierre (moi).
Milieu : Albertine (ma mère), Laurette, Hector (mon père).
Avant : Irène, Corona, Bibianne, Marie-Anne.



Albertine Rheault (ma mère), à gauche en 1898.

Ma lignée patriarcale *

Pierre Picher dît Lamusette, a été baptisé le 18 août 1642 à Saint-Georges de Fayel-Vineuse au Poitou, en France, Il est le fils de Pierre Picher et d'Anne Pinot. Dès 1661, il est à Trois-Rivières. Il s'est marié à Catherine Durant à Québec. Ils eurent 8 enfants.



* Par Paul M. Rheault

La famille d'Hector Piché et d'Albertine Rheault

Hector Piché, né le 24 novembre 1868 et décédé le 8 juillet 1955

Albertine Rheault, née le 1 novembre 1877 et décédée
le 24 novembre 1955

Les enfants			
Date de naissance	Nom	Date du mariage	Date du décès
20 février 1899	Sans nom		20 février 1899
29 août 1900	Éloi, Nestor		27 juillet 1946
24 septembre 1901	Omer, Amédée	8 mai 1928	12 septembre 1994
26 février 1903	Aurore, Lugérine		31 janvier 1936
30 mai 1904	Anne, Laura	4 janvier 1927	5 décembre 1978
27 juillet 1905	Berte, Corona	4 janvier 1929	10 novembre 1998
15 novembre 1906	Ange, Bibiane	29 juin 1932	
17 mars 1908	Alice, Albina		10 octobre 1908
23 août 1909	Lucien, Camille		11 septembre 1911
17 décembre 1910	Ernest, Welly		10 septembre 1911
14 avril 1912	Robert, Roger		13 avril 1996
10 septembre 1913	Jeanne, Lorette		15 août 1956
19 décembre 1915	Pierre, Antonio	15 juin 1942	6 février 2006
4 juin 1917	Jeanne, Irène	3 janvier 1942	
18 février 1920	Cécile, Rosa		15 janvier 1925
15 août 1921	Jean-Paul		27 décembre 1964

2. La famille déménage à l'île Montesson

En 1920, mon père Hector achète une terre de 277 arpents dont environ 177 en culture et 100 en bois debout, sur l'île Montesson, à l'embouchure de la rivière Bécancour. Il y avait sur cette terre une très grande maison, la dernière du rang et capable d'y abriter sa famille nombreuse. C'était le Manoir Angus-McDonald, une maison de 16 pièces, en briques rouges qui aurait été bâtie en 1847. Les fon-

datations ont été retracées par Pierre Robineau qui a été seigneur de Bécancour. Pépé Hector (mon père) avait payé cette terre 1500\$, je crois. Comme il n'a pas trouvé d'acheteur pour ses deux terres de Saint-Sylvère, il a dû emprunter de l'argent au taux de 4% à Joseph Lethiecq et à Elphège Lethiecq au taux de 7%.

Le départ de Saint-Sylvère vers Bécancour s'est effectué en 1920. Ma

mère et mes soeurs étaient dans une voiture tirée par une jument noire. À un moment donné, dans le milieu du chemin, la jument s'est mise à manger de l'herbe et elle ne voulait plus avancer. Il a fallu que mon frère Amédée lui donne une « go ». Par la suite, il n'avait eu qu'à se frotter les pieds dans le fond de la voiture et tirer sur les cordes, elle savait quoi faire, il n'était plus question de manger de l'herbe. Suivant de près, il y avait mon frère Éloi avec un bœuf attelé sur une remorque à quatre roues en bois avec une boîte à petits cochons. Les petits cochons entassés dans cette boîte se sont mis à se chamailler et ont brisé cette dernière. Ils se sont alors sauvés dans le champ. Il fallait courir après pour les ramener vers mon frère Amédée. Des cochonnets, c'est rapide, ils sont difficiles à attraper et ça court tout croche.



**Manoir Angus-McDonald
dans les années 1970.**

On devait aussi s'assurer que le troupeau de vaches soit mené à bon port. Il fallait courir pour qu'elles n'entrent pas dans les montées de plusieurs maisons qui étaient bâties à quelques centaines de pieds du chemin principal. Faisaient aussi partie de la caravane, deux autres chevaux attelés sur un quatre-roues en bois avec un brancard à foin plein de meubles et de machineries.

Enfin arrivé à notre nouveau chez-nous.

Pour l'époque, le Manoir Angus-McDonald était une très grande maison qui faisait environ 44 pieds par 40 pieds avec une annexe de 20 pieds par 20 pieds, aussi appelé « le p'tit fourni ». L'annexe avait deux étages et la maison principale en avait trois, le dernier étage constituant le grenier, fermé avec une trappe et ne servait pas. Il y avait une petite porte, à l'étage, qui permettait le passage de la maison principale au p'tit fourni. Tous les enfants adoraient ce passage « secret ». Lorsque les adultes venaient jouer aux cartes, nous les petits, on se courraient dans la maison et notre endroit favori était justement ce passage secret où il y avait deux marches que l'on sautait, ça faisait un « sâpré » tapage.

Le plafond du premier étage avait plus de 10 pieds de haut et les fenêtres avaient 7 pieds de haut par près de 5 pieds de large. Au deuxième étage, le plafond avait un peu plus de 7 pieds de haut. Les murs de brique et crépit avaient 12 pouces d'épaisseur mais sans autre isolation que de l'air. Les fenêtres n'étaient pas très étanches et on devait creuser un V dans le seuil intérieur de certaines fenêtres exposées au vent pour diriger le ruissèlement de l'eau de pluie vers une boîte de conserve. Les p'tits gars (mes deux frères) Roger et Jean-Paul, avaient leur chambre en haut du p'tit fourni : Il ne fallait pas que le poêle s'éteigne, surtout pas à 30 en bas de zéro!

Quand on était petits, les toilettes étaient dehors, les bécosses étaient adossées au côté ouest du hangar. Si on voulait faire nos be-



Moi, qui descend le grand escalier.

soins dans la maison, on devait utiliser un pot de chambre. C'était particulièrement pratique la nuit, surtout l'hiver.

On couchait sur des lits faits de ressorts reliés par des lattes d'acier sur lesquels se trouvait un matelas de chiffons. Par-dessus tout ça on avait une paillasse de plumes d'oies qu'on « fluffait » chaque jour pour lui redonner son feeling aéré, moelleux et la rendre plus isolante. On « s'abillait », selon la température, avec une combinaison de couvertures de lin, de laine, de courtes-pointes, de piqués, de couvre-lits en laine très épaisse. Ça faisait pesant et on se sentait à la chaleur. On utilisait aussi des couettes en plumes d'oie et même une peau de fourrure par grands froids.



Le seul foyer opérationnel de la maison.

Il y avait trois foyers. Les foyers et les poêles servaient à chauffer la maison et leurs tuyaux passaient dans toutes les pièces pour y diffuser le maximum de chaleur.

Enfant, j'allais à l'école du Village. On avait deux milles à faire. L'été, on y allait en voiture et l'hiver en carriole. On faisait l'autobus en embarquant des enfants d'un bout à l'autre du village. Il fallait que l'on empoche du foin pour le midi pour faire manger le cheval parce que



Transport scolaire en 1925,
Roger, Pierre, Cécille, Laurette.

nous dînions à l'école et il fallait bien que le cheval mange lui aussi pour se refaire des forces pour ramener la trolée d'enfants à la maison. L'école était située en face de l'église. Alors que nos enseignantes, les Sœurs de l'Assomption, demeuraient au couvent situé en face, là où est la résidence Villa des Cygnes actuelle. La classe était divisée en deux. Il y avait les petits d'un côté (1, 2 et 3ème années) et les grands de l'autre (4, 5, 6 et 7ème années). Un soir, en revenant de l'école en voiture avec mes sœurs Irène et Laurette, en arrivant au



L'école du village

coin de la route chez Bellus, on a vu soudain une immense boule de feu rouge foncé qui descendait vers leur grange. La grange a comme explosé et a pris feu. C'était le « tonnerre de feu !

Ado, ma mère m'amenait au marché de Trois-Rivières pour vendre des veaux au printemps. Je les tuais dans la grange, les pendais au palan double, je les saignais et les éviscérerais. Le lendemain, je les écorchais et les débitais. Les gens m'encourageaient en me disant que j'allais faire un très bon commerçant.

Un triste événement.

Mémé (ma mère) faisait aussi son savon de pays avec de la graisse animale, des os, de la cervelle, de la cendre, de l'arcanson, du sel de l'eau et je ne sais quoi d'autre. Je me rappelle que certains ingrédients ne sentaient pas très bon lorsqu'elle faisait ça et c'était dangereux. Ma petite sœur Rose avait bu du « lessi » et en est morte, elle avait 5 ans, moi, j'avais 10 ans.

Quand j'ai commencé à sortir, j'avais 30 sous (25¢) par semaine, logé, nourri, habillé, une voiture et un bon cheval pour aller voir les filles et aller danser. J'ai toujours adoré danser et quand j'entendais un bon rigodon, je levais littéralement de ma chaise et c'était parti pour une bonne gigue ou un bon set carré. Dans les soirées de danse, il y avait au moins un joueur de violon, piano, accordéon, musique à bouche, cuillère à claquette, etc., qui pouvaient se relayer à tour de rôle.

3. Le gardien de phare

Pépé (mon père), puis plus tard mon frère Roger, avait obtenu le contrat de s'occuper du phare, équipement de signalisation vital de la Voie maritime du Saint-Laurent et érigé sur la grande île, à 1,5 km en aval de la maison (voir le plan de l'île Montesson dans les premières pages du document). Il devait s'y rendre en chaloupe à rames, beau temps mauvais temps, 7 jours par semaine pour l'allumer le soir et l'éteindre le matin, sans oublier de nettoyer l'abat-jour, les réflecteurs et les vitres de l'habitable noircis par la suie du système à l'huile. Il devait ajuster le niveau d'huile à lampe et la mèche pour que ça soit toujours propre et fonctionnel. Il y allait de la sécurité des pilotes et de tout l'équipage, surtout par période de brouillard et de tempêtes.

Cette tâche devenait extrêmement dangereuse au début de l'hiver quand la glace n'était pas encore portante, lors des débâcles et aussi quand il y avait des blizzards où on pouvait se perdre en plein jour. Il y avait deux branches de la rivière à traverser. Un jour vers le 15 décembre 1952, c'était Pépé qui y était allé. Il faisait beau quand il est parti et on savait que la glace était bien prise et solide, notre chemin était bien tracé. Mais la température a subitement baissé de façon draconienne et une tempête s'est levée tout aussi rapidement. Sans électricité, donc sans radio, les prévisions météorologiques étaient plutôt erratiques.

Trois heures après son départ, Pépé n'était pas revenu. Alors, avec mes frères Roger et Jean-Paul, descendu des chantiers plus tôt que prévu pour les fêtes, on a lâché nos travaux et on est parti à sa recherche dans une poudrière d'enfer qui effaçait rapidement toutes traces de pas. Heureusement on l'a trouvé accroupi au pied d'un arbre, couvert de neige et gelé comme un rat. On a pu le ramener de peine et de misère, vivant mais en piteux état. Il aurait pu y rester, même s'il n'était qu'à quelques arpents de la maison.



Le phare ressemblait à celui-ci.
Il ne reste maintenant que le socle en ciment.

4. Les chantiers

J'ai été deux fois dans les chantiers, une fois à Chicoutimi et la deuxième fois au Saint-Maurice. En 1941, J'ai fait mon premier voyage dans les chantiers de bûcherons, c'était à Chicoutimi et on y bûchait de la Pitoune de 4 pieds. On était monté à six hommes



Moi, en bas à l'avant, avec le réservoir servant à glacer les chemins de charriage. Chicoutimi 1941.

dans un Bombardier B7 (sept passagers). Un conducteur et deux passagers sur le siège avant, quatre autres répartis sur le siège arrière et sur des sièges rabattables placés en travers vis à vis la cloison centrale, en plus de nos pack-sacs. Il y avait Ti-Louis Blondin, mon coéquipier, Ti-Paul Morissette, Julien Robichaud, moi et deux

autres gars de Gentilly. On a frappé une grosse côte et il a fallu débarquer pour pousser la voiture pour qu'elle monte. On était payé « à la job » pour bûcher et on travaillait six jours par semaine, généralement du lever au coucher du soleil. Le dimanche, on aiguisait nos outils : haches, godendards et sciottes et on se reposait. Le cook nous faisait de la « grosse ordinaire » et on était très bien nourris. On mangeait pas mal de bines et ça devait bien péter une partie de la nuit. Le truc c'était de s'endormir rapidement pour ne rien sentir. On était tellement fatigué, qu'on n'avait connaissance de rien. On n'avait ni radio, ni téléphone et on s'éclairait au fanal.

En 1942, on a monté à la Matawin, dans le Saint-Maurice avec un employé du voisin Amédée Rheault qui s'appelait Ti-Louis Blondin ainsi que Julien Robichaud et Ti-Paul Morissette. J'ai commencé à

bûcher puis, le boss m'a demandé de conduire un cheval qu'aucun homme ne venait à bout. Je l'avais déjà vu passer souvent à la belle épouvante et je me méfiais beaucoup de lui. Je l'ai approché doucement, je l'ai bien traité, je le brossais et il me le rendait bien, il

m'écoutait à la lettre. J'en ai fait un très bon cheval qui rendait le travail très plaisant. Il était déjà très robuste, fort et vaillant.

Une fois, il y avait des poux dans le camp mais le boss ne croyait pas ça. J'en avais attrapé un qui avait eu l'audace de me grimper sur le nez et je lui ai montré cette pièce à conviction. Il a alors fait exterminer le camp et lavé les draps.

L'année suivante, le « foreman » m'a écrit pour me demander d'y retourner et c'est là que mon père n'a pas voulu. Il a envoyé mon frère Jean-Paul qui est monté à ma place et il a fait ce métier presque toute sa vie. Les chantiers, c'était fini pour moi!



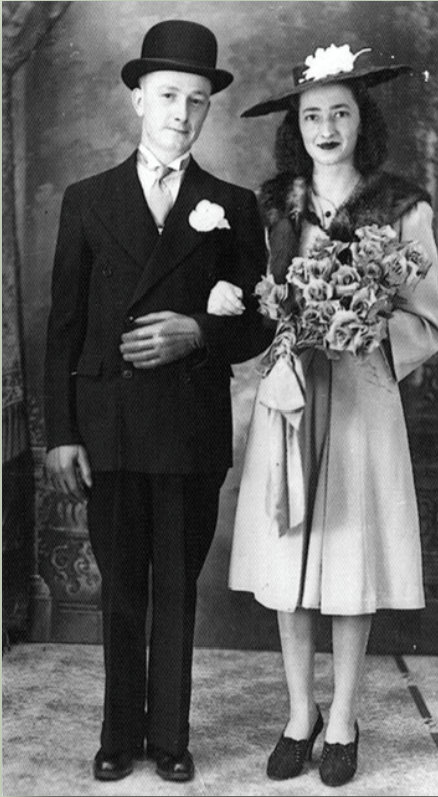
Moi, au Saint-Maurice avec le cheval que j'ai réussi à amadouer.
Le Colosse. En 1942.

Partie 2

La famille, les enfants, la maison,
les années passent...



1. Mon mariage, mes enfants



Notre photo de mariage.



Alice Lethiecq à 20 ans.

Je me suis marié à Bécancour le 15 juin 1942, à l'âge de 27 ans, à la plus belle fille de la paroisse, Alice Lethiecq, qui avait alors 22 ans. Elle demeurait à Bécancour, d'l'autre bord d'la rivière, en haut d'la côte. Ça faisait quand même une bonne trotte, pour les fréquentations, à partir du fond de l'île Montesson.

Après notre mariage, on a vécu avec toute ma famille dans une partie de cette maison (Le salon ainsi que la cuisine actuelle étaient condamnés). On était logé, nourri à la même table avec mes parents, frères et sœurs. J'avais la voiture pour voyager.

En 1948, quand j'ai pris la besogne, il fallait que je verse à mes parents une grosse somme à chaque mois pour la vie durant, leur fournisse la nourriture, paye les frais médicaux, en plus de leur laisser le petit fournil et une chambre dans la grande maison.



Ma famille en 1956. Gilles, Pierre, Michelle, Léo, Alice

2. L'école des enfants

Mes enfants allaient à l'école no. 2, située dans le rang du Petit Chenail, à 3 km de la maison. Elle était chauffée par un poêle à deux ponts. L'enseignante logeait à l'école et avait sa chambre en haut, à l'étage. Évidemment, c'est elle qui devait chauffer le poêle la nuit pour que le local soit assez chaud à l'arrivée des élèves le matin. La maitresse d'école était Thérèse Croteau. Elle était la meilleure au monde, selon Léo. Elle enseignait à 12 à 20 élèves, de la première année à la septième année, tous dans le même local en même temps. Fallait l'faire!

L'été, lorsque la température le permettait, les élèves étaient souvent nus pieds. Ils plaçaient leurs souliers juste à côté de leur bureau pour pouvoir les enfiler rapidement aussitôt qu'ils voyaient, par la fenêtre, que l'inspecteur d'école monsieur Laperrière arrivait.



L'école no. 2, localisée au Petit Chenail. On aperçoit sur la photo Madeleine Cyrenne Chabot, maîtresse d'école, en 1964.

« C'était l'fun de mettre les pieds dans la bouette argileuse qui commençait à sécher et de sentir cette bouette nous passer entre les orteils. » Dommage que la plupart des enfants d'aujourd'hui ne connaissent pas ça!

Léo Piché



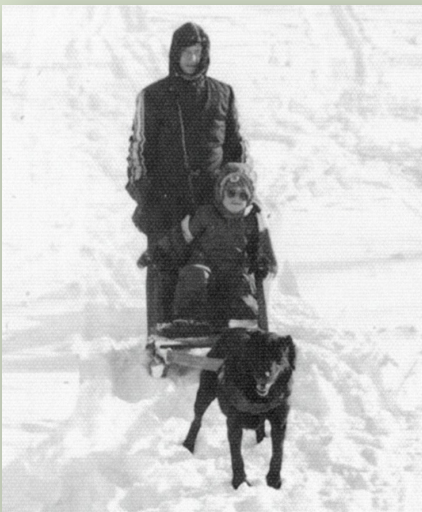
Léo, 5¼ ans, dans la charrette, avec Pépé comme mentor et son chien Carlo lors d'une formation comme « chauffeur d'autobus scolaire ».

Mes enfants devaient parcourir plus de 3 km pour aller à l'école et comme plusieurs, dont les petits Fournier et Tourigny, ils utilisaient une charrette ou un traineau tiré par un chien comme moyen de transport. À la petite école, les chiens étaient logés dans la cabane à bois durant l'hiver, et la promiscuité pouvait y provoquer des bagarres.

Imaginez notre inquiétude, comme parents, à voir partir les petits, surtout l'hiver en pleine tempêtes de neige. Comme la maitresse logeait à l'école, il n'y avait jamais d'annulation à cause du mauvais



Léo, presque 3 ans, fait déjà l'apprentissage de la conduite d'un traîneau à chien. C'est une habileté essentielle pour quand viendra le temps d'aller à l'école.



1975, je fais faire un tour de traîneau à chien (Rex) à mon petit fils. Il a beaucoup aimé.

temps. Dans ce temps-là, on commençait seulement à ouvrir nos chemins durant l'hiver. Le rang de l'Île n'a été ouvert que vers 1952. À cette époque, le rang ne rejoignait pas directement la route rurale no. 3 (aujourd'hui la 132), mais suivait le ruisseau et débouchait au rang du Petit Chenail à environ 500 pieds de la route. Évidemment, ces chemins n'étaient pas asphaltés mais plutôt recouverts d'un mélange terre et de gravier.

Quand le chauffeur de l'attelage entendait venir la charrue, qui faisait pas mal de vacarme, il devait se débrouiller pour grimper le bordage de neige avec chien, traîneau et sac d'école du côté contraire à la venue de la charrue pour la laisser passer évitant ainsi de se faire ramasser. Sachant que dans la cabine du camion, la visibilité n'était pas très bonne avec la poudrière soulevée par la charrue, le risque était là.

On a eu plusieurs chiens dont un gros chien jaune qui se cachait les matins de semaine et devenait très disponible les fins de semaine. Un autre était trop lent.

Notre fournisseur, M. Leblanc du Lac Saint-Paul m'avait offert un « Chien Loup ». Extrêmement vigoureux mais très bagarreur, il m'avait garanti que ce chien-là me donnerait toute une « go ». Alors c'était ce qu'il nous fallait, car Gilles allait s'ajouter à la charge et que Léo était plus vieux, plus expérimenté, plus fort. On avait donc besoin d'un bon chien capable de tirer une charrette avec deux jeunes dedans. On s'est vite aperçu qu'il était capable quand il a cassé le câble d'acier sur lequel coulissait la poulie de sa corde de retenue.

On fit un essai routier alors qu'on venait d'épandre une épaisse couche de gravier dans le rang, j'accompagnais Léo dans la charrette pour l'aider à maîtriser ce chien particulièrement vigoureux. Léo avait prévenu les p'tits Fournier qu'ils feraient bien d'attacher leur gros chien noir s'ils ne voulaient pas qu'il se fasse dévorer par sa nouvelle bête féroce qu'il ne pourrait probablement pas retenir s'il voit leur chien. Mais en arrivant près de chez eux, leur gros chien noir, jus-



Léo avec son chien Boxer, Carlo 2.

qu'alors caché, avait surgit devant l'attelage de Léo et osé traverser le chemin. Je venais de débarquer de la charrette pour enlever du poids et permettre à l'attelage de passer en coup de vent et d'impressionner les voisins. Ce qui devait arriver arriva, le chien loup a pris le bois, la charrette et son chargement par derrière. Le tout est entré rien que sur un « Runner » dans la « baisseur » garnie d'herbes piquantes, de branches, de souches et d'arbres. La charrette a viré à l'envers s'est retrouvée sur le côté. Léo était pris sous la charrette et braillait. On a retourné le chien à son proprio. Trop, c'est trop!

On l'a remplacé par un Boxer nommé Carlo 2. Il était batailleur à ses débuts, mais vaillant, fort, rapide et écoutant. On a eu ensuite un très bon berger allemand (Pit) qui s'était coupé le tendon d'une patte arrière en glissant sur une vitre à la descente de vaches sur la berge de la rivière. On a eu aussi un gros Saint-Bernard qui s'appelait Bull et mangeait comme un ours. Il devait bien peser 200 livres. Ce Saint-Bernard passait son temps à se baigner dans la rivière l'été et gardait la barrière menant au bout de la pointe afin d'éviter que les vaches s'enfuient.

Un jour, un couple arrive dans un petit « Sport car » convertible, le toit baissé. Bull les ayant vu venir, va s'asseoir devant la barrière. L'auto s'immobilise puis, s'approchant d'eux, Bull monte ses deux pattes avant sur la porte du conducteur et lui passe un grand coup de langue dans le visage. Le gars, vert de peur, a vite embraqué et fait demi-tour. Pourtant, le chien n'avait que huit mois et ne voulait que lui montrer son affection. On ne les a plus revus.

Carlo 2, Pit, et Bull ont été nos meilleurs chiens de trait (charrette et traîneau). Ils étaient très fiables, robustes, rapides et écoutants. Ils s'arrêtaient quand les enfants avaient un problème. Ils ne cherchaient pas le trouble mais ne se laissaient pas intimider non plus.

3. J'adapte la maison à nos besoins

Avec l'arrivée de l'électricité, vers 1950, on a aménagé la cuisine dans la pièce côté sud-ouest, donc en avant avec vue sur la rivière. Évier, comptoir, garde-manger, poêle, frigo, etc., tout y était. Là on se sentait chez nous et on avait notre propre intimité. Notre chambre était juste à côté. L'hiver pour conserver la chaleur, on fermait l'étage avec une trappe que j'avais faite avec des planches emboutées. Le salon aussi était fermé excepté pour les veillées de danse. Faut bien s'amuser de temps en temps, n'est-ce pas!

Plus tard, mes enfants allaient avoir leur chambre à l'étage.

Pour chauffer toute la maison, il fallait entre 60 et 100 cordes de bois dépendamment du nombre de pièces à chauffer (le p'tit fournil, l'étage, le salon) et plus de 1 000 gallons d'huile à chauffage. On renchaussait le tour du solage avec de la neige pour préserver la chaleur.

J'ai enlevé les lucarnes du petit grenier quand j'ai tôle le toit dans les années 1950 car le bardot qu'on avait posé n'avait pas « toffé » bien longtemps.

Le solage était fait de grosses pierres et de mortier et il n'y avait qu'un vide sanitaire de deux pieds sous le plancher, avec des pierres plates disposées de telle sorte qu'elles puissent soutenir le plancher ainsi que les murs porteurs du deuxième étage. Donc pas de sous-sol excepté pour l'annexe dont le sous-sol abritait le caveau à patates et autres légumes tels carottes, choux, navets, etc. Sans oublier les tablettes pour les nombreux pots de conserves.

J'ai donc entrepris de tailler une ouverture dans le solage et d'en retirer le sable et la terre avec une pelle à cheval et y poser des pattes en franc frêne pour soutenir et stabiliser le plancher. On y a installé une puissante fournaise à bois et entrer le bois de chauffage nécessaire pour chauffer le manoir. Or voilà, entre le début de l'excavation et la fermeture du trou pratiquée dans le solage, il y est entré des mammifères indésirables. On a dû poser des trappes et des pièges pour les attraper.



1970, Alice et moi dans la cuisine que j'avais faite.



1980. Je casse des noix avec mon petit-fils Patrick dans la cave que j'ai excavée.

4. Les années passent...

En dehors de mon métier d'agriculteur (on en parlera en détail, dans la partie 3), j'ai fabriqué toutes sortes de choses et j'ai vécu toutes sortes d'événements et d'anecdotes.

La fabrication de chaloupes

Vivre dans une maison près d'une rivière, ça prend absolument une chaloupe. Comme gardien de phare, mon frère Roger avait une chaloupe à rame fournie par le Fédéral. Il optait généralement pour une chaloupe à 2 pointus, avant de s'acheter un moteur 7 ½ HP. Là, il était équipé! D'ailleurs, c'est Roger qui a initié mon fils Léo à la pêche. Il n'avait qu'à ramer jusque de l'autre côté de la rivière et s'arrimer à un gros arbre qui penchait vers la rivière pour capturer beaucoup de poisson. Leur défi était de couvrir le fond de la chaloupe de poissons, ils y sont arrivés à quelques reprises. Nous mangions les meilleurs, le reste nourrissait les cochons. Longtemps, Léo a cru que

Roger avait des paroles magiques pour attirer les poissons.

Ce contrat du fédéral pour s'occuper du phare s'est terminé dans les années 1960 et si on voulait une chaloupe, il fallait s'en fabriquer une nous-même.

L'hiver, à part le train du matin et celui du soir, il n'y avait pas grand-chose à faire. Alors, j'ai eu l'idée de me fabriquer une chaloupe après avoir fini de bûcher et fendre le bois. J'ai finalement commencé par fabriquer deux chaloupes à deux pointus. Plus tard, j'en ai fabriqué une grosse avec l'arrière carré pour y



Fabrication d'une chaloupe à fond plat style « Jon Boat » pour la pêche et transformable en cache à canards.



Gilles et moi à la chasse, avec les embarcations que j'ai fabriquées.



Léo et son fils Patrick.

mettre un moteur. La première fut construite dans le grand passage de la maison. Pour la sortir, ça allait bien car on ouvrait les grandes portes doubles au bout du passage. Mais pour celles, plus volumineuses, que j'ai construites dans le p'tit fournis, ç'a été une autre histoire. Après avoir posé les lisses et les longerons du dessus, ça ne passait pas ni par la porte ni par la fenêtre. On a dû enlever les pentures de la porte et même une moulure puis tasser le poêle. On a forcé en « Crinso », mais ça a fini par sortir. Pour leur fabrication j'avais utilisé du contreplaqué avec des joints et pour les lisses, longerons, bancs, etc. j'ai utilisé du frêne plané et refendu selon les dimensions désirées, basé sur le modèle des Verchères à Roger. Elles étaient plutôt lourdes mais très solides.

Sans doute à cause de l'ADN de la famille pour la construction navale, Léo a fabriqué avec son fils Patrick un voilier de type « Optimiste » à l'aide des plans officiels de cette classe de voilier, de même qu'une embarcation de style « Jon boat » pour traverser sur l'île jusqu'à mon chalet et pour les activités de chasse et pêche. Il l'a appelé « Poker Run Pretender ». Il était équipé d'un vigoureux moteur Tanaka 1,2 HP qui faisait un vacarme d'enfer.

La pêche aux petits poissons des chenaux

Dans les années 1950, on pratiquait la pêche aux petits poissons des chenaux sur la glace en face de la maison. Le fait qu'il y avait beaucoup de poisson à cet endroit était sûrement relié à la présence de la crèmerie située au début du rang du Petit Chenal près du village. Les résidus de cette crèmerie s'écoulaient dans une décharge qui se déversait dans la rivière Bécancour, ça devait sûrement être très appétissant pour les petits poissons des chenaux car il y en avait à la tonne.



En 1955, il y avait des redoux et ça pouvait s'avérer très dangereux, même sur la rivière.



Dans les années 70, on ne pouvait s'empêcher de vérifier si le petit poisson était revenu. Ici, avec mes petits fils Alexandre et Patrick. Notez ici que j'avais chaussé mes patins.

Il y avait environ 5 à 8 pieds d'eau. En enlevant la neige qui recouvrait la glace pour permettre aux rayons du soleil de pénétrer dans l'eau, on pouvait voir mordre les poissons. Il y en avait parfois des bancs si denses qu'on ne voyait pas le fond de la rivière et les lignes devenaient folles.

Un jour, le bac fait de fer angles recouvert de broche à poulet qui servait de verveux et qui était installé en amont des cabanes s'était tellement rempli de p'tits poissons que même le tracteur Harris 22 ne pouvait le soulever complètement de l'eau avec sa pelle. Si ma mémoire est fidèle, on a déjà pris autour de 2000 poissons en une nuit dans une cabane. On pouvait en vendre un peu à nos épiceries locales, au marché et le reste pour nourrir les cochons qui s'en régalaient.

Avec l'arrivée de l'électricité, je fis installer une boîte électrique à un arbre sur le bord de la rivière afin d'approvisionner les cabanes à pêche l'hiver alors que les petits poissons commençaient à monter et à mordre quelques jours après ceux de la rivière Champlain.

Il y avait jusqu'à 20 cabanes avec une descente faite de neige et de glace en avant de la maison et un chemin qui allait jusqu'au village à la montée de Chez Paul Leblanc.



En équipe, on a réussi à sortir celle-ci de l'eau avec un câble.

Plus tard, dans les années 1960, coïncidant avec la fermeture de la crémèrie, le petit poisson a rapidement disparu de la rivière. On allait alors au fleuve, à l'embouchure de la rivière Bécancour. Là aussi on y allait en auto, sur la rivière. C'était très dangereux et on a perdu des cabanes. Heureusement, personne n'y a péri.

Le chemin de l'île Montesson embourbé de neige



Descente vers la rivière.

Vers 1955, une tempête de neige a complètement bouché le chemin de l'île Montesson à la hauteur du petit pont de l'île. Le souffleur n'a pas pu l'ouvrir, même en l'alimentant manuellement en faisant débouler la neige à la pelle. Avec cette neige mouillée et lourde, c'était dangereux. On a été chanceux que personne ne se fasse manger par le souffleur. Les trois familles ont dû utiliser la rivière comme chemin. Il était ouvert par les mêmes charrues qui dégageaient le chemin officiel. Ce chemin partait de ma maison et sortait tout juste à l'est du pont de la route 3, dans la cour de l'hôtel de Paul Leblanc devenu plus tard le CP Motel.

On pouvait aussi se rendre au village en patins en longeant les berges de la rivière car la glace y est régulièrement exposée et renouvelée à cause des marées. Attention cependant à la fausse glace qui peut s'effriter et nous faire chuter sans préavis.

La cabane à sucre

On avait une cabane à sucre avec environ 300 entailles, toutes faites au vilebrequin. On y allait à tous les printemps jusque vers 1955, année où un coup d'eau a emporté tous nos vaisseaux.



En 1949, collation à la cabane à sucre avec Viateur, Réjeanne, François Fournier, Léo, Gérard Fournier et moi.



En 1949, moi, Alice, Éleine Bergeron, et Léo faisons la tournée des érables avec cheval et tonneau.

Ma voiture fermée et chauffée



Je pose avec Pépé Hector qui tient Léo par la main.
J'étrene ma voiture fermée et chauffée.

En 1946, je me suis construit une voiture fermée et chauffée montée sur un petit bobsleigh assez "fancy" qui provenait d'un ancien corbillard. C'était un 4 portes dont les mécanismes étaient ceux d'une automobile, ainsi qu'un pare-brise d'auto. Alice s'est occupée des 2 sièges capitonnés. Il y avait une petite truie à l'avant pour chauffer l'intérieur, son tuyau sortait par le capot. Le frame était en bois franc que j'ai recouvert de contreplaqué qui était un matériau totalement nouveau à l'époque.

Une auto tombe à l'eau

Un beau matin de juin vers 1950, Gérard Beauchesne qui passait aussi la malle avait embauché un jeune d'environ 16 ans pour accomplir cette tâche, sa tête dépassait à peine le dessus du volant. Étant la dernière maison du rang, le gars devait faire demi-tour en contournant la grosse plaine qu'on avait en avant de la maison et passer près de la rivière. Or soit par manque de freins (qui devaient être pompés) soit par manque d'expérience ou par manque de force dans les bras pour tourner de volant (sans servo-direction), toujours est-il que ça n'a pas tourné suffisamment alors que l'auto se dirigeait vers la rivière. Le jeune a mentionné plus tard qu'il ne voulait pas endommager l'auto et, plutôt que se diriger vers un des arbres dans l'écart de la rivière, il s'est aligné entre les deux.

Ouff! Ça a passé, le pare-choc n'a pas été bossé, les côtés n'ont pas été rayés mais il s'est retrouvé directement dans la rivière, complètement immergé.

Heureusement l'eau était basse et on a vu le petit gars sortir par la fenêtre. On a dû sortir l'auto avec le Harris 22. Évidemment, le moteur ne fonctionnait plus et nous n'avons plus jamais revu cet employé comme postier.

Maurice Pratte s'écrase un doigt

Un jour d'été, Maurice s'est écrasé un doigt entre une « tub » d'eau. Il court à la maison pour voir Alice qui était à préparer le souper pour les hommes. Comme il s'était pas mal sali les mains en manipulant la cuve, elle a d'abord lavé la blessure ouverte qui saignait pas mal. Alice était énervée et a vite ouvert l'armoire à pharmacie pour saisir une bouteille de peroxyde afin de désinfecter la plaie ouverte. En vidant le peroxyde sur la plaie, Maurice a lâché un cri de mort « Ayoye! Ça brûle! » - « Ben non Maurice tu es douillet, le peroxyde ça ne brûle pas, c'est doux doux ». Et comme ça ne faisait pas de mousse sur la plaie comme d'habitude, elle en rajoute un peu. Maurice, qui était fait fort, a failli perdre connaissance, ses yeux commençaient à rouler. - « Alice ça fait mal! Ayoye! Ayoye! » Alice lui répète, - « voyons Maurice, je croyais que t'étais plus tough que ça ». Puis, elle lui fait un bandage avec du Rundle et un chiffon de coton propre et lui demande de s'asseoir sur la chaise berçante pour se reposer un peu. Maurice s'est assis sur la chaise berçante s'y ait endormi et s'est mis à ronfler à tue-tête.

Alice avait été vraiment surprise de le voir se lamenter ainsi et s'était dit que bien qu'il ait la réputation d'être très dur au mal, il avait peut-être peur du sang.

Plus tard, après le souper en lavant la vaisselle, alors que les hommes étaient dans l'étable à faire le train, Alice qui s'apprêtait à ranger la bouteille de peroxyde, s'aperçut que c'était de l'Absorbine Junior, un remède de cheval, qu'elle lui avait versé sur la plaie ouverte de son doigt. Elle a ri en a pissé dans ses culottes et ne l'a jamais dit à Maurice dont le bobo à guérit en un temps record, sans infection ni enflure majeure.

Une taure au bout du câble

Par un beau soir d'été, après le train, Maurice Pratte et moi devions changer une taure de place. Elle était attachée près de la maison et on voulait l'attacher à un autre piquet de clôture pour qu'elle rase l'herbe comme le ferait une tondeuse. Alors, on avait chacun un câble attaché au collier de la taure et on était confiant qu'à deux, on pourrait la maîtriser. Or en la détachant du poteau, elle partit comme une balle. On a essayé de la retenir à deux, on courait les pattes aux fesses en tentant de tenir chacun notre câble. Comme la bête courait par secousses, ventre à terre et qu'elle n'avait pas l'air de vouloir s'arrêter de sitôt, je me suis dit qu'elle aille au diable et j'ai crié « on lâche tout » puis j'ai lâché le câble. La taure a encore speedé et Maurice qui avait déjà les pattes courtes commençait à haleter. Très orgueilleux, il ne voulait pas la lâcher. Il s'est laissé tomber sur le cul et le dos bien droit, les deux jambes éjarrées par en avant, il tentait d'arrêter la taure qui semblait partie pour monter au bois. On voyait Maurice qui se faisait brasser le porte crotte et qui labourait les tas de bouses de vaches entre les jambes et ordonnait à la taure d'arrêter. Elle avait fini par arrêter mais c'était drôle en « crinso ». Je riais tellement que je n'étais plus capable d'aller l'aider une fois qu'il l'ait maîtrisé. Maurice était pas mal barbouillé et blême aussi. Tout son linge et toute la peau qui dépassait était pleins de bouette mêlé au fumier. Il a dû aller se laver à la rivière.



Pelle à chevaux utilisée pour creuser les fossés et aussi pour excaver le sous-sol de la maison.

Creuser les fossés à la pelle à chevaux

Afin d'égoutter la terre, surtout après les inondations du printemps, on a dû creuser des fossés qui se déversaient dans la décharge à l'orée du bois. J'ai creusé ces fossés avec mon frère Roger. On attelait deux chevaux en paire sur un battu double. Ce fut une méchante job, tant pour les chevaux que pour les meneurs. On a utilisé la même pelle que celle qu'on avait pris pour excaver la cave de la maison.

L'ancre de Jacques Cartier

Un beau matin de juin, vers 1960, Gilles et Léo qui pêchaient à la traîne dans la rivière avaient déjà pris quelques achigans et quelques dorés. En longeant le rivage de la rivière entre notre maison et celle

du voisin Gilbert Massé, ils ont aperçu un gros artéfact sur le bord de la rivière qui ressemblait à une ancre. Sachant que la rivière Bécancour a déjà été navigable, ils crurent avoir découvert l'ancre de la Grande Hermine de Jacques Cartier. Ils étaient tout énervés et nous ont amenés voir ça à partir de la terre ferme. On a pris le Fordson-Major et on a réussi à la sortir de terre. Il y en avait une autre plus petite aussi. Cette grosse ancre mesurait environ 6 pieds de long, pesait environ 300



L'ancre de Jacques Cartier.

livres et sa très grosse chaîne mesurait environ 16 pieds. On l'a longtemps utilisé pour faire continuité avec l'arche de l'entée de la Petite Floride.

La baignade

Début des années 1950, nous allions nous baigner à la descente des vaches dans la rivière, là où, à l'eau basse, il y avait souvent une batture en plein milieu de la rivière. Cette batture se situe en face de l'actuelle avenue de l'Anse dont on voit la décharge en face.



Alice et Léo sur la batture.

Ski nautique

Je n'avais pas beaucoup de temps pour faire du sport mais j'ai toujours voulu en faire. Quand l'occasion se présentait, j'étais partant. Par un bel après-midi de juillet, vers 1970, on m'a défié d'embarquer sur une paire de ski nautique en arrière du 15 HP monté sur une chaloupe que j'avais construite.

Alors que mes réflexes étaient quelque peu réduits par deux bonnes bières, on me prête une ceinture de sécurité que j'enfile autour de la taille, je m'installe sur une paire de ski nautique, et ça part.

J'ai tout de suite planté par en avant, mais comme j'avais bonne poigne, j'ai tenu le câble fermement. Je me suis alors transformé en torpille. Y paraît que vu de la plage, c'était épeurant à voir. Des plans pour se noyer!

On joue un tour à Ti-Bruno

Dans ce temps-là, un de nos passe-temps favoris était de se jouer des tours et Ti-Bruno (Bruno Deshaies) ne donnait pas sa place. Il était prince-sans-rire, passait sous le radar et se faisait rarement prendre. On mettait souvent beaucoup d'efforts pour préparer un tour afin qu'il soit réussi. Pour ma part, j'aimais participer à l'élaboration du tour mais j'étais trop ricaneux pour duper directement la personne visée par le tour.

Alors avec Raymond Côté, Ti-Néré (Néré Lethiecq), Lucien Hamel, mes frère Roger et Jean-Paul, on a pris la tête d'un veau que je venais de tuer ainsi que sa peau et monté ça sur une pitoune suspendue entre deux arbres avec des câbles pour imiter un chevreuil.

On savait que Ti-Bruno excellait comme chasseur de canards. Avec son 12, au fond de la chaloupe, il faisait mouche en un temps record. On l'appelle et lui dit qu'il y a des chevreuils au bout du champ, près de la baie et près de la pointe.

Ti-Bruno se pointe et un des gars, je crois que c'était Roger l'amène sur le spot à la brunante. Il chargea son 12 avec deux balles de chevrotine, marche quelques centaines de pieds vers le bois.

Il aperçoit la cible que je faisais bouger un peu à l'aide d'un fil à pêche puis pointe et tire : BANG! Moi, j'étais caché derrière un gros arbre déraciné. J'ai vu que la tête du veau avait été atteinte, j'ai détaché le câble qui retenait le tout et la cible tombe. Ti-Bruno crie « JE L'AI! »

Au même moment, un des gars cachés plus loin ferme la portière d'une auto et crie : « Garde-chasse, Bouge Pas! ». Ti-Bruno a alors paniqué et s'est poussé en direction opposée vers le fond de la baie. Il avait les pattes courtes mais quand il a passé près de moi à pleine épouvante, on aurait dit une fusée. On lui a alors crié mais il n'arrêtait pas de courir, on entendait les branches se casser. Finalement, il a bien fallu qu'il sorte du bois car la noirceur commençait à tomber. Heureusement, il a bien pris ça, sachant très bien que le ratoureux qu'il était, devait bien s'attendre, qu'un jour ou l'autre, il serait la victime de ceux qu'il a berné lui-même par le passé.

Les soirées de lutte chez Gérard Beauchesne

Les mercredis soir, il y avait, à Radio Canada, la lutte au forum de Montréal, animé par Michel Normandin et commandité par la brasserie Dow. C'était un événement hebdomadaire quasiment incontournable surtout lorsque les meilleurs « Bons » affrontaient les pires « Méchants ».

On allait voir ça, après le train, à l'épicerie de Gérard Beauchesne qui était un des premiers à avoir la télévision. Les vedettes : Yvon Robert, Johnny Rougeau (les Bons) qui se prenaient contre des Vladek the killer Kowalski, Maurice Mad dog Vachon, Abdullah the Butcher, (avec des noms comme ça, tu es nécessairement un Méchant) sans oublier les petits nains très acrobatiques et spectaculaires, Sky Low Low et Little Beaver, qui pouvaient marcher sur les câbles.



Épicerie chez Gérard Beauchesne.

On y croyait pas mal tous même si on avait parfois des doutes mais Armand Paradis, mon beau-frère croyait dur comme fer en ce qui se passait sur l'arène. Et, pouvant « swinger » d'une seule main de pleins bidons de lait directement sur la plateforme de son camion, il était fort comme un bœuf. Il était toujours assis à la première chaise en face de la télé et ce n'était pas le moment d'argumenter avec lui quand il était pompé.

Les samedis la télévision était réservée à « La Soirée du Hockey » avec René Lecavalier mettant toujours en vedette, le Canadien de Montréal. J'avais le choix entre la soirée du hockey et les veillées de danse. Dans mon cas, le choix était évident. C'était la danse. Les sets carrés, callés, où je pouvais parfois jouer le rôle de câlleur et « Swing la bacaisse dans l'fond d'la boîte à bois ».

Puis, évidemment, lorsque les musiciens entamaient un reel particulièrement enlevé, je levais littéralement de ma chaise, je sautais sur le plancher de danse où j'aimais bien exercer mes talents de gigueur. Souvent, Alice embarquait aussi dans la cadence.

D'ailleurs, quand j'étais petit, j'étais pas mal « senteux ». J'allais voir ce qui se passait dans le salon avec les grands. Ça brassait pas mal. C'était Lucien Bergeron avec ma sœur Marianne, Laurent Bergeron avec ma sœur Corona et mon frère Amédée. Lucien jouait du violon et Amédée dansait un rigodon. Marianne m'a surpris à épier sur le bord de la porte. Amédée est venu me chercher et m'a dit « pour ta pénitence, tu vas danser ». J'ai dû m'exécuter et c'est là que j'ai commencé à danser. J'ai toujours aimé ça.



Alice et moi.

On ne jetait rien qui pouvait servir

Dans ce temps-là, il n'y avait pas de cueillette d'ordure, ni même de poubelle, tout, tout, tout était ré-utilisé et recyclé :

- Restes de table : d'abord aux chiens, aux chats puis aux cochons et aux poules.
- Clous, boulons, écrous, broches et autres ferrailles: triés et conservés pour être redressés, refiletés, réparés ou utilisés pour modifier / réparer une machine ou fabriquer un outil ou réservés pour un futur projet. On avait une forge, une foreuse, une enclume, un étau, un solide établi et d'autres outils appropriés; Surprenant le nombre de fois que cet atelier nous a servi.
- Plastiques : il n'y en avait presque pas et ça brûle.
- Huiles usées : huiler les instruments agricoles, même les oreilles de charrues, ou comme accélérateur pour allumer la fournaise
- Vaisselle, verre cassé : égrené pour accompagner le grenat dans le ciment
- Retailles de bois : bois d'allumage
- Frames de pick-up: remorques à foin
- Bidons de peinture vides : entreposer les clous, boulons, écrous et autres objets.

Mes autos

Le premier « char » que j'ai acheté est mon p'tit Ford 4, 1929, modèle A, 4 portes. Je l'ai acheté d'Albert Carignan au prix de 200\$. Il servait aussi de cheval par moment dans le temps des foin, surtout pour palanter. Alice, ma femme avait peur de le « mener ». Je lui ai montré la première vitesse d'avant et celle du reculons et elle s'est mise à aimer ça. Ça ne faisait pas deux jours qu'elle palantait avec, qu'elle a pris le chemin pour aller le montrer à son père en haut de la côte. Juste avant d'arriver à la maison de son père, il y avait une petite côte à monter et ça virait pas mal raide en haut de la côte pour entrer



Je suis au volant de mon Ford-4 avec Léo sur mes genoux et Jean-Marie et Noëlla Bergeron.



Posant fièrement sur le devant du Plymouth 1935: moi, Léo, et Alice.



Miniature représentant le Chevrolet 1955.



Moi et mon Dodge Phoenix 1960.

dans la cour. Or ce jour-là son père était à nettoyer le puisard en avant de la maison. Il a bien failli se faire couper le cou car il avait la tête tout juste sortie lorsqu'il a entendu le bruit de la roue avant et celle arrière passer au-dessus du trou du puisard. Alice avait pesé sur le gaz pour être sûr de monter. Ça rentrait au poste!

À l'été 1949, Raymond Germain, du Petit Chenail, arrive chez-nous avec un Plymouth 1935 et demande 100\$ en retour. Marché conclu, mais j'ai dû « pitcher » le toit de toile qui coulait. Avec cette nouvelle auto, j'ai monté à Notre-Dame-de-la-Salette, en Outaouais, pour voir ma sœur qui était mariée par là. Elle était maitresse d'école et y avait trouvé un emploi quand elle était jeune. On a fait le tour du parlement à Ottawa, c'était une belle sortie, on n'était jamais allé plus loin que Trois-Rivières avant.

En 1950, j'ai acheté un Chevrolet 1951 vert avec un pare soleil. C'était un nouveau style avec une valise surbaissée. Nous l'avions choisi durant l'hiver mais le chemin de l'île Montesson n'était ouvert que pour les voitures à chevaux (speeders et bobsleighs), ce qui ne convenait évidemment pas pour les autos. On a donc dû attendre que la neige fonde pour aller le chercher à Nicolet.



Moi conduisant mon Chrysler Windsor.

Ensuite, j'ai acquis un Dodge Phoenix 1960, jaune à trois vitesses au « steering ». En 1965, j'ai acheté un magnifique Chrysler Windsor convertible rouge, à l'intérieur comme à l'extérieur, avec le toit

blanc, transmission automatique, vitres électriques, tout équipé. Robert Lethiecq disait que c'était le plus beau char de la Province de Québec. Mon dernier fût un Chrysler Cordoba 1976 gris métallique.

Pour les enfants, j'ai acheté une Ford Mustang à Léo, une Toyota Corolla à Gilles et un Datsun 510 à Michelle.



Michelle pose sur le toit de son Datsun 510.

Mes véhicules récréatifs



Ma Moto-Ski.

Ma première motoneige fut une Moto-Ski de couleur orange, puis un Ski-Doo Olympique 340, 1977, échangé en décembre 1998 pour un Ski-Doo, 1997, que j'ai usé jusqu'au siège.

Puis, ce fut un Ski-Doo Touring LX 440. Celui-là y allait aux toasts, une vraie bombe! Même qu'un bel après-midi ensoleillé, dans ma trail habituelle, un sapin s'est placé en travers de mon chemin et, aveuglé par le soleil, je n'ai pas pu l'éviter. Heureusement, aucun dommage.

J'ai aussi eu un véhicule amphibie à six roues, un Karou, qui se conduisaient comme un bulldozer. Il flottait vraiment et passait partout, ou presque. J'ai d'ailleurs traversé la rivière avec lui, c'est aussi avec lui que j'ai enrocher le quai du chalet sur l'île.



Mon Ski-Doo Olympique 340.



Le Karou : c'est ce véhicule que j'ai utilisé pour ériger le solage et le quai du chalet. Ici je fais faire un tour à mes petits fils Patrick et Alexandre.

5. La vente de la ferme

En 1962, j'avais 47 ans, j'ai loué mon chalet en bois rond à Madame Corbeil de Sorel, une voyante très efficace. Elle m'a dit que je vendrais ma terre dans les six mois. Elle voyait de très grosses cheminées industrielles et de la très grosse industrie au-delà de la cime des arbres, à l'est de ma ferme.

Je n'y croyais pas. En 1963, un nommé Paquette est arrivé à la maison et m'a demandé si j'avais des terrains à vendre, j'ai dit oui. Il m'a de-



Moi à l'époque de la vente de la ferme.

mandé si le rock était bien loin. Je lui ai répondu qu'ici on était sur le sable, que le roc était à 40 pieds, jusqu'à 60 pieds dans le bois et à 100 pieds au bout de la pointe. Je lui ai dit qu'au Cournoyer, il était tellement proche de la surface du sol que les cultivateurs avaient toutes les misères du monde à faire tenir les piquets de clôture. Il avait alors ouvert grands les yeux comme s'il avait enfin trouvé la caverne d'Alibaba. Il m'a alors donné une petite carte du Trust Général du Canada et il m'a dit d'y penser. Je l'ai envoyé chez Ti-Paul Dubois qui était alors secrétaire de la paroisse.

J'ai consulté le notaire René Blondin avec ça. Il m'a dit que Monsieur Paquette du Trust Général du Canada était un représentant très sérieux. J'ai alors signé une option d'un an avec eux et finalisé la vente en 1964. J'ai appris qu'ils avaient pris une grande quantité d'options sur plusieurs terres jusqu'à Gentilly.

6. Le déménagement au village de Bécancour

Après avoir vendu la ferme, nous avons été à loyer dans notre maison, le Manoir Angus-McDonald, de 1964 à 1982.

On a déménagé au HLM du village de Bécancour en 1982. J'avais 67 ans et Alice 62 ans.

On est retombé en enfance!

On n'a fait que jouer à journée longue : cartes, croquet, poches, danse, ski-doo, moto, patin à roues alignées, etc.

On a fait beaucoup de social et de bénévolat, entre-autre en participant à la rénovation de l'église qui a malheureusement brûlé en l'an 2000.

En 1985, on a voulu vérifier de visu ce que la Floride avait l'air. Nous y sommes allés avec Marcel Robichaud et Lise Rouleau. Tout ce que nous y avons vu a confirmé que notre plage « La Petite Floride » portait bien son nom.

Converti en motard dans les années 1990, je me suis débarrassé de ma Cordoba, trop encombrante et je me suis procuré une motocyclette de marque Suzuki. La première fois que je l'ai vue dans le showroom de monsieur Doucet, ce fut le coup de foudre. Elle était rouge et elle mirait au soleil. Léo m'a demandé d'y penser, disant que c'était plutôt dangereux, que je pouvais tomber et me casser quelque chose, que je n'avais pas de protection là-dessus, que je n'avais pas d'expérience comme motard, etc. Rien n'y fit, c'est celle-là que je voulais et je l'ai achetée tout de suite. Je me voyais déjà les cheveux dans le vent, vivre pleinement ma vie avec une sensation de totale liberté. J'ai dû me familiariser avec cette nouvelle machine très « prime » sur le gaz et assez puissante pour faire des "Willies".

Effectivement, je me suis planté une fois avec ma moto. Une femme a sorti de sa cour sans regarder et m'a coupé le chemin. J'ai alors dû faire appel à mes réflexes d'athlète, encore très vifs, et j'ai évité



Au volant de ma rutilante Suzuki.

l'auto de justesse en m'appuyant sur sa porte avec mon pied droit. J'suis tout de même tombé et n'ai heureusement subi que quelques égratignures.

Amateur de sports extrêmes, je me suis procuré une paire de patins à roues alignées en 1998 pour m'entraîner au sous-sol de la résidence quand il mouille. J'avais lancé l'idée au chalet des p'tits gars lors



Deuxième essai dans le chemin de gravier.



Mon dernier « char ».

d'une de mes sorties à moto par une bel après-midi du début de l'été 98. Encore une fois j'avais dû faire face à un scepticisme et à une levée de bouclier de tous mes enfants. Raisons : trop dangereux, trop difficile, je pourrais me fracturer un os, les hôpitaux sont pleins, etc. Hazard, Léo avait ses propres patins avec lui, il m'a alors défié de me tenir debout avec ses patins dans les pieds. Hé ben « Crinso », je les ai chaussés tout de suite, et essayé ça sur le patio. Je n'ai pas tombé. Il a ensuite balayé le chemin de gravier en avant du chalet et j'ai essayé ça là aussi. Ma fille Michelle était cachée dans une chambre, elle ne voulait pas voir ça, Francine et Lorraine se poignaient la tête à deux mains tout en regardant à travers leurs doigts. Surprise, au lieu de me décourager, je n'ai pas tombé là non plus. J'ai pris

« du speed » et j'ai même aimé ça beaucoup. Ça m'a donné toute une poussée d'adrénaline. Dès le lundi suivant je me suis fait conduire chez Canadian Tire et je m'en suis acheté une paire de patins bien à moi et j'en fais à mon goût depuis ce temps. Les enfants m'ont acheté un équipement de sécurité complet. J'en fais dans le stationnement de l'église et aussi dans le corridor du sous-sol quand il pleut. Les jeunes ont peur pour rien!

Partie 3

Mon métier d'agriculteur





Ferme de la famille Piché vers 1960.

1. Le déroulement d'une journée de travail

On se levait à 5 heures pour faire le train : traire les vaches, les nourrir, passer le lait au centrifuge, s'assurer que les animaux aient de l'eau, vider les dalots. On devait ensuite laver les instruments, soigner les cochons, les moutons, les lapins, les poules. Il fallait sortir ces dernières le matin, les rentrer le soir, s'assurer que les prédateurs ne les dévorent pas, ramasser les œufs. Ne jamais oublier que l'eau est vital pour tout être vivant, ça doit être toujours disponible donc ne pas geler l'hiver.

Ensuite, on prend un copieux déjeuner puis on s'occupe des labours : charrue, roulettes, herses, semences. À partir de la mi-juin, ce sont

les foins : faucher, mise en andains, ramassage pour l'engranger. Évidemment, il doit avoir déjà suffisamment séché au soleil avant de l'engranger. Avec les outils météorologiques de l'époque : branche de cerisier, observations du ciel et du soleil à son coucher et à son lever, prévisions de l'Almanach du peuple, les prévisions météorologiques étaient plutôt imprécises. Et, on ne pouvait pas travailler le dimanche, à moins d'une permission spéciale du curé, justifiée par une météo particulièrement désastreuse pour les récoltes. Cette permission spéciale était annoncée en chaire le dimanche matin.

Il fallait aussi s'occuper du grand jardin : patates, blé d'Inde, carottes, tomates, choux, oignons, citrouilles, etc. Ici, il ne s'agit pas seulement de labourer et de semer, il faut sarcler pour enlever les mauvaises herbes. Et en plein soleil, c'est une tâche longue, fastidieuse, éreintante.

Un bon repas le midi et on repart jusqu'au souper, sans oublier de sarcler les jardins et les champs de légumes, même ceux de grandes récoltes telles le chou-tiame, rutabaga, brassica et le blé d'Inde à vaches.

Puis c'est le train du soir, avec la même routine bien réglée. Surtout ne jamais oublier de rentrer les poules et bien fermer la porte du poulailler.

À 19 heures. on s'agenouillait pour réciter le chapelet au tic-tac de l'horloge. Certains hommes le faisaient les bras en croix. Ils devaient sûrement avoir commis de gros péchés mortels...

On s'éclairait au fanal et à la lampe à l'huile sans radio ni télé, on ne se couchait pas tard. Pas besoin d'aller au Gym.

2. Le travail au fil des saisons

Le printemps, on tondait les vaches. J'avais même un « clipper » électrique que j'avais acheté pour tondre les moutons. On était tout équipé pour carder la laine. Maman Albertine nous tricotait des bas, vestes, chandails, mitoux, mitaines, avec la laine de nos moutons.

Pour devenir cultivateur, tu dois être fait fort, physiquement et mentalement, être prêt à travailler sept jours sur sept et capable d'absorber les coups bas que la nature te servira.

Il y a des contraintes incontournables dans ce métier. Les vaches sont des mammifères et on doit traire celles en lactation deux fois par jour, à heures fixes, sans exception, sept jours sur sept. C'est vital pour leur santé et l'avenir du cultivateur. Oubliez les quatre semaines de vacances, les jours fériés, les soupers bien arrosés chez des parents ou amis, les lendemains de veille, les maladies, les blessures, etc. FAUT QUE ÇA SE FASSE ABSOLUMENT! DÉBROUILLE-TOI!

On doit aussi être disponibles 24 heures par jour, 7 jours par semaine pour s'assurer que les « mises bas » se passent bien. C'est particulièrement vrai l'hiver, car les nouveau-nés doivent être mis au chaud rapidement. J'ai déjà manqué la « mise bas » d'une truie et au matin, les 14 cochonnets étaient morts gelés.

Pareil pour les récoltes, quand il fait beau c'est le temps de récolter, pas question de te « rapporter malade » ou de prendre une « flottante » pour jouer au golf. Tu ne pourras pas tricher avec la nature, tu ne gagneras pas ton grief et tu en paieras le prix.

Tu dois t'endurcir, car la plupart des tâches sont astreignantes, plusieurs sont dangereuses et d'autres sont plutôt déplaisantes.

Certaines tâches doivent se faire en équipe de deux :

- Écorner les vaches.

- Assister et intervenir lors de « mise bas » difficile.
- Castrer les petits bœufs et surtout les petits cochons à 3 semaines (je vous passerai les détails, mais je peux vous dire que Léo n'aimait pas les retenir, Gilles non plus et Michelle n'a jamais voulu faire ça). On devait aussi leur casser les dents très acérées pour éviter qu'ils ne blessent les mamelles de leur maman. Cette opération en faisait de beaux petits cochons bien roses, dodus et en santé.
- Saigner les cochons, veaux, vaches, poules, les vider, les écorcher, les dépecer.
- Parer les sabots et ferrer les chevaux. Certains sont plus nerveux que d'autres. Je ne m'ennuie pas de cette tâche.
- Une tâche en apparence banale, mais dangereuse est de tenir le « togne » alors que le tracteur recule pour se faire accrocher. Si l'opérateur du tracteur échappe la « clutch », tu te fais écabouiller.

Même la traite des vaches peut s'avérer dangereuse, car une vache, ça peut ruer solide.

Toutes les machines agricoles ont des pièces mobiles en acier, généralement motorisées par la PDF (PTO) du tracteur. Si ton gant, ta manche, ta chemise, ton pantalon, ton cordon de bottine, ta main, ton pied s'y fait prendre, ça ne pardonne pas, tu te feras arracher quelque chose et tu pourrais même y passer au complet. On a été chanceux de ne pas avoir eu d'accident avec lésion permanente.

Enfin, tu dois approfondir un grand nombre de compétences et d'habiletés dans un très grand nombre de domaines.

Jusqu'à l'arrivée de l'électricité, et même plus tard, nous devions utiliser le puits pour conserver les aliments au frais. Celui de la maison était situé juste au nord du p'tit fournil, collé sur la maison. On en

avait, aussi, un à l'étable muni d'un palan double pour y descendre et remonter la grande canisse à crème de 25 gallons. J'avais remplacé le palan par une roue de levage à manivelle à cliquet, plus sécuritaire, et moins forçant. La crème allait à la beurrerie et le petit lait allait aux cochons.

Les labours étaient faits l'automne, après la récolte du grain, c'est-à-dire à partir de septembre. Ça prenait un attelage de quatre chevaux (deux paires de 2 chevaux) pour tirer une charrue à deux oreilles. On labourait presque aussi grand qu'avec le tracteur, mais ça prenait un mois, donc beaucoup plus de temps. Rien qu'à atteler, dételer et nourrir 4 chevaux matin, midi et soir, ça prend du temps. Eux aussi doivent manger, boire, se reposer et dormir, ce n'est pas comme un tracteur auquel on n'a qu'à ajouter de l'essence. Avec les chevaux, ça faisait aussi pas mal de marche pour le meneur, car il fallait suivre en

arrière pour tenir la charrue. Comme on a les pattes plus courtes que les chevaux, il faut avoir déjà marché dans le labour pour en comprendre l'effort requis.

Les « roulettes » étaient passées le printemps aussitôt que l'eau était disparue. Il faut savoir que ma terre est basse, donne au fleuve et subit les inondations printanières. On commençait à passer ces roulettes sur les endroits plus élevés pour faire les zones basses plus tard, car c'était trop boueux. D'ailleurs, il

y avait tellement d'eau durant les « mers » de mai qu'elle venait presque jusque jusqu'à la grange. Ces grandes étendues d'eau au-dessus de terres agricoles attiraient une incroyable quantité de canards, d'oies et d'outardes. L'eau et le ciel étaient noirs d'oiseaux à perte de vue.



Durant les mers de mai, l'eau du fleuve monte assez près des bâtisses avec leur abondance d'oiseaux migrants.

Un soir, Lucien Bergeron et ma sœur Marianne (des Montréalais) étaient venus coucher et n'avaient pas pu dormir de la nuit tellement ces oiseaux faisaient du vacarme.

On passait les « roulettes » dans le sens du labour, en empiétant la moitié du set de roulettes sur la partie déjà travaillée pour faire l'équivalent de deux passes. Comme on était assis sur les roulettes, c'était plus facile pour le conducteur. Cette opération ne nécessitait qu'une paire de chevaux.

Ensuite, on devait passer la herse et il fallait marcher derrière. Les herse étaient plus larges que les roulettes et ne nécessitaient aussi

qu'une seule paire de chevaux.

On était prêt à passer la semeuse avec une paire de chevaux. On semait trois ans d'affilée dans le même champ et la dernière année on semait du mil et du Sarazin pour que les vaches aient une bonne friche l'année suivante.

Mi-Juin, c'est le temps des foins. On fauche au

moulin à faucher avec une paire de chevaux à bonne heure le matin. Aussitôt la rosée passée, on râtelait le foin qu'on avait coupé un ou deux jours auparavant puis on chargeait dans des « 4-roues » munis de hauts brancards. On avait deux types de râteaux. Un râteau faneur pour faire des ondins, et un râteau basculant qui râtelait de travers pour glaner ce qui n'avait pas été ramassé par le râteau faneur et par le chargeur ou qui avait été emporté de la charge par le vent. C'est Pépé (mon père) qui passait le râteau basculant. Il s'en est d'ailleurs chargé jusqu'à l'année de sa mort à 87 ans. Le Piton,



Éloi, mon frère aîné, sur le râteau faneur.



1947. Chemin charretier original pour aller au «Bout de la Pointe ».
À gauche, on aperçoit Léo.

notre vieux cheval, était tout désigné pour le râteau basculant et le palan.

On avait un bon chargeur et ça prenait deux hommes dans le brancard et deux autres dans la grange pour décharger en plus d'en avoir un autre sur le palan avec un cheval.



Alice et Gilles montrent un peu de reconnaissance bien méritée à nos partenaires exterminateurs de vermine.

L'automne, c'était le grain. Lorsque les épis étaient jaunes, il était mûr pour être fauché. On avait une « stouqueuse » tirée par une paire de chevaux. Le conducteur était assis sur la machine. Ça prenait aussi des hommes qui ramassaient les « stouques », pour les assembler en bottes de quatre afin que les grains puissent sécher au soleil. On ramassait ces tas de « stouques » généralement après une semaine pour les amener à la grange. Dans le temps de Pépé, on entreposait dans la grange et on les passait au moulin à battre avant les fêtes. Ça attirait les rats et notre douzaine de chats n'en venait pas toujours à bout, certains rats étaient tellement gros que les chats se sauvaient et même les chiens pouvaient se faire dévorer dans leur sommeil (une tite menterie...)

Plus tard, on s'est mis à battre l'automne dès qu'on ramassait les « stouques ». Le moulin à battre était fabriqué en trois morceaux sur lisses qu'il fallait assembler chaque automne. Je l'ai assemblé en permanence sur roues et on pouvait alors aller battre chez Achille Tourigny (terre achetée plus tard par Edward Fournier) et chez Amédée Rheault. Pour faire fonctionner ce moulin à battre, j'avais un gros engin Desjardins de 7 forces. Une large « strap » partait de la poulie de l'engin pour faire tourner la poulie du moulin. Pour démarrer l'engin, il y avait une poignée connectée au « shaft » de la grosse roue d'air en fonte massive de plus de 3 pieds de diamètre. Cette poignée se désembrayait lorsque l'engin démarrait. Si le feu, qui était ajusté au son et à l'œil, était trop avancé, la compression était extrêmement forte et l'engin pouvait ruer. J'ai d'ailleurs déjà reçu la poignée dans le front. Ça avait fait toute une prune.

On devait alimenter le tambour du moulin à battre en ayant pris soin de couper d'abord la corde du « stouque » avec un outil spécialement conçu à cet effet. Le tambour était vraiment dangereux et épouvantable, car il faisait pas mal de bruit et une dent pouvait s'en détacher. Évidemment on devait éviter d'avancer la main trop près ni de s'y faire tirer par le gant ou la manche si on ne voulait pas s'y faire manger tout rond. Il n'y avait pas de garde de sécurité ni arrêt d'urgence. Ça ne passerait pas aujourd'hui à la CNESST. C'était moi qui l'opérais.

L'automne venu, après les récoltes, c'était le temps de faire boucherie, et de préparer les conserves pour les saisons froides. On devait

recupérer et laver les boyaux pour faire de la saucisse et du boudin avec le sang soigneusement récupéré et filtré. Mémé filait la laine et tricotait aussi des bas, des mitaines, des gilets et toutes sortes de vêtements.

À l'automne, on allait au marché vendre la viande de quelques vaches, des petits cochons, des légumes et surtout du blé d'Inde. Les jambes me croquaient sous le poids de ces carcasses que je devais transporter en quartiers complets. J'ai dû trouver « une twist » pour y arriver. On devait atteler pour partir à temps de la ferme pour aller prendre le traversier à Saint-Angèle-de-Laval à 6 heures du matin, un trajet de plus de 2 heures en voiture à cheval. Quand il faisait froid, on partait le vendredi et on allait coucher en ville chez David Cyrène.

Quand j'ai eu mon Ford, puis mon Dodge, ça allait plus vite. Ils étaient chargés au bouchon. On enlevait le siège arrière pour entasser les marchandises et il y avait même des poches de blé d'Inde attachées sur les ailes des roues avant. Il restait tout juste une place pour

Alice, la meilleure vendeuse du marché. On était réputé pour avoir le meilleur blé d'Inde. Alice l'exposait en prenant soin d'enlever les pe-



Marché de Trois-Rivières vers 1940.

lures extérieures ainsi que le bout des soies, ça rendait les épis tout à fait irrésistibles.

On avait une glacière dans le hangar et on profitait de l'hiver pour y entreposer de la glace dans le « bran de scie » pour conserver les aliments. Cette glace était coupée sur la rivière au début de l'hiver. Il fallait faire un trou à la tranche et utiliser un godendard à glace pour scier la glace en cubes. On devait opérer le godendard rapidement et

On était pas mal autosuffisant

Viande : Bœuf, veau, porc, mouton, canards, lapins, volaille et ... leurs œufs.

Poisson : la rivière en regorgeait. Rappelons-nous que les vendredis, nous ne pouvions pas manger de viande. Le poisson était donc au menu chaque vendredi.

Lait, crème et beurre.

Légumes : on avait un très grand jardin où il poussait de tout. On avait un grand carré à patates au sous-sol du p'tit fournil et on rangeait les cannages sur des tablettes.

Farine blanche, farine de Sarazin, pain.

Fruits : pommes, cerises, prunes, cerises de terre, rhubarbe, fraises, framboises cueillies l'été puis cannées.

Pépé semait même son tabac à pipe. Tranché mince, ça faisait du tabac à cigarette.

Bois de chauffage et de menuiserie.

On faisait souvent notre propre bière.

Sirop d'érable, sucre du pays (sucre d'érable)

veiller à ce qu'il ne gèle pas au cours de la coupe. Cette glace durait jusqu'à la fin de l'été. Notre réfrigérateur, c'était le puits, à côté du p'tit fournil. On pratiquait aussi la salaison de certaines pièces de viande.

Les surplus de la ferme étaient vendus au marché pour ce qu'on appellerait aujourd'hui arrondir les fins de mois. Antoine Poliquin, qui



**Mon petit fils Patrick.
Ce chat a sûrement dû manger
beaucoup de souris.**

opérait une boucherie au village était toujours un bon acheteur d'animaux pour la viande.

On ne jetait pas grand-chose d'un animal. Les pattes pour des rôtis de pattes de cochon, les os pour la soupe. Les tripes étaient lavées pour la saucisse, le sang transformé pour faire du boudin. Les restants, mis à part la peau, servaient à nourrir les chiens, les chats, les cochons et les poules.

Les chats étaient très utiles pour contrôler la vermine tels mulots, taupes, souris et rats. Les chiens servaient à aller chercher les vaches et transporter les enfants à l'école.

L'hiver, on entreposait la viande dans la glacière ou encore dans des tonneaux à mélasse dont on recouvrait les murs de glace en les arrosant.

L'été, on utilisait le puits à côté du « p'tit fournil » pour garder les aliments au frais. Évidemment, on avait des carrés pour les patates et les autres légumes comme les carottes, oignons, bettes et choux qu'on devait conserver le plus longtemps possible.

Dans les années 1940, on allait porter le lait à la crèmerie située au début du Petit Chenal, et on ramenait le p'tit lait pour les cochons (dire qu'aujourd'hui, le monde achète le p'tit lait). On utilisait un « 4-roues » de bois traîné par un cheval. On se partageait la tâche avec les voisins Amédée Rheault et Achille Tourigny. Comme on était le plus loin, on avait la grosse « run » du lundi. On utilisait des canisses, c'est pas mal plus pesant qu'un bidon, on devait s'y prendre à deux pour les balancer dans « le 4-roues ». Chacun avait son stand sur lequel étaient placées les canisses pour faciliter l'embarquement dans la voiture. Un seul homme pouvait le faire en roulant la canisse.

Plus tard, je me suis acheté une centrifugeuse, je pouvais alors écrémer mon lait, vendre la crème et donner mon petit lait directement aux cochons. Évidemment la quantité à transporter au beurrier était alors beaucoup plus petite.

Un jour, j'ai pensé faire un dalot pour alimenter les cochons avec le petit lait directement de la crèmerie. Comme les cochons criaient très fort, je me suis rendu compte que la chicane était poignée et qu'un seul cochon s'appropriait la manne et était devenu pas mal plus gros que les autres. J'avais donc dû démancher ma patente. Comme conséquence, ce cochon-là a passé au couteau plus vite que les autres, c'est d'ailleurs lui que j'avais « plumé ».

Le cochon « plumé »

Quand on manquait d'argent pour s'acheter une machine, on vendait quelques cochons, des veaux ou une vache et c'était Alice, ma négociatrice de confiance qui s'en occupait. Ce fut le cas pour couvrir ce qui manquait pour la fabrication de la pelle à tracteur. Alice s'est occupée de vendre un cochon.

Elle a pris le téléphone pour sonder le marché et appeler quelques bouchers, dont Grégoire Richard, de Sainte-Angèle-de-Laval, pour lui offrir un beau cochon bien dodu et prêt pour l'abattoir. La meilleure offre était de 10 cents la livre. Elle en voulait 15 cents. Après des négociations ardues, la meilleure offre était de 12 cents à condition qu'il soit vidé et plumé. Marché conclu!

Après qu'elle eut raccroché, je lui demande: Pis, Alice, qu'est-ce qu'il a dit?

Il a dit OK à 12 cents à condition qu'il soit vidé et plumé.

Hein ! pas plumé, ça s'peut pas, une vache, une poule, OK, mais pas un cochon, on ne peut pas lui enlever la peau, il y a bien trop de suif après ça!

Alice insiste: Oui, oui, il a bien dit plumé.

« Ben Crinso », s'il faut l'plumer, on va l'plumer.

Je m'installe dans la grange, mets de la paille et de la balle, pends le cochon, saigne le cochon, vide le cochon et tente de lui enlever la peau.

Ça glisse, le cochon a un bon pouce de graisse sous la peau et la peau ne veut pas s'arracher. Finalement, je donne un bon coup et l'cochon se décroche de son bacul et tombe dans le mélange de paille et de balle.

Je pend ce cochon à nouveau de peine et de misère. Il est toujours aussi lourd et aussi glissant. Avec Alice on a réussi à enlever toute la peau et à le nettoyer de toute la balle dans laquelle il était tombé. On y a passé une partie de la nuit!

Le lendemain, juste après le train, Grégoire Richard se pointe avec son sarrau blanc, il en avait vu d'autres. Mais en voyant le cochon pas d'écorché, les dents sorties et les yeux sortis de la tête, il a failli s'évanouir. Il n'avait jamais vu pareille horreur. Avec un éclairage au fanal, je dirais que c'était encore plus apeurant.

Il dit - Je n'en veux pas de ton cochon, je ne serai jamais capable de vendre ça. Finalement, on règle pour moitié prix. On doit même envelopper le cochon dans sa peau pour ne pas le salir.

Ça parle au « crinso » avec tout le trouble qu'on s'est donné, en plus on doit accepter la moitié du prix.

On a eu beaucoup de difficulté à embarquer le cochon dans la boîte du camion, c'est peut-être ce qui a donné l'idée au festival du cochon de Sainte-Perpétue d'organiser la Course nationale du cochon graissé.

Cette nouvelle façon de faire a créé un nouveau besoin chez les clientes de Grégoire Richard qui redemandait du cochon sans couenne. Vous savez maintenant d'où vient l'idée.



L'avènement de l'électricité puis des trayeuses ont constitué tout un progrès.

Vers 1955, on s'est procuré des trayeuses. La première génération était un sceau par terre et par la suite, une trayeuse suspendue au-dessus de la vache par une courroie. J'ai vu à la tété, des patentes où les vaches se font traire par un système automatique quand elles en ont envie. J'aurais bien aimé avoir ça dans le temps.

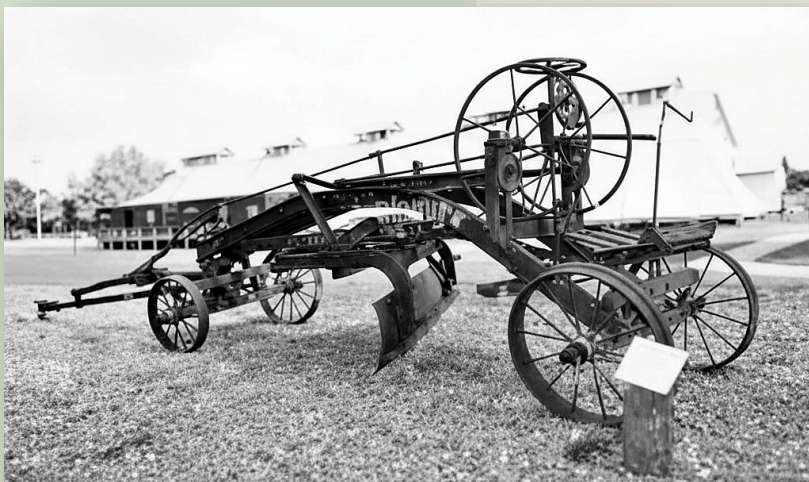
Le seul chemin « praticable » pour se rendre au bout de la pointe de l'île (près du fleuve) était le



Barrière de type grillage au sol.

chemin charretier utilisé par les machineries agricoles et les vaches. Il était étroit, croche, près de la rivière et glissant. Ceux qui empruntaient ce chemin devaient ouvrir puis refermer la barrière pour éviter que les vaches ne s'échappent. Hélas, on ne connaissait pas la barrière de type grillage au sol (Poka-Yoke) à ce moment, qui aurait annulé la nécessité d'ouvrir et fermer la barrière standard (verticale) à chaque passage de véhicule.

En 1956, on ouvre un nouveau chemin pour se rendre de la maison jusqu'à la pointe de l'île. Il était plus droit, plus large et plus éloigné de la rivière, mais demeurait très boueux et glissant le printemps et par temps pluvieux.



Modèle de gratte utilisée pour niveler le chemin de la plage.

J'ai acheté une grosse gratte, modèle à quatre roues, tirée par quatre chevaux, que j'ai modifiée pour être tractée par mon tracteur Massey-Harris 22, afin de faire un « crown » sur le chemin pour qu'il puisse s'égoutter, donc devenir plus carrossable. Mais, sur cette terre argileuse, ça demeurait incroyablement glissant par temps pluvieux et le printemps, il y avait formation de « panses de bœuf » par le passage répété des véhicules en période de dégel.

Il a fallu y étendre du sable. Imaginez « sabler » un chemin de deux kilomètres avec un petit tracteur Massey-Harris 22, muni d'une pelle avant, sans servo direction, qui charge puis tire deux remorques (quatre-roues) spécifiquement fabriquées à partir d'un châssis de pick-up. Le plancher était formé de madriers qui devaient être retournés un à un pour laisser tomber le sable sur le chemin, à travers le châssis. Ce sable était pris sur la plage.

Quand Léo a atteint une dizaine d'années, il voulait aider et se croyait assez grand pour aller chercher les vaches tout seul, même si on n'entendait pas les cloches. Il y est allé avec le chien. Après un bon mo-

ment, on a vu arriver les vaches et le chien, mais pas de Léo. La terre est grande, le bois est grand, il y a des marais et la baie au fond puis c'est le fleuve au bout, donc « Danger imminent ».

Morts d'inquiétude, on fait appel à des amis du village (les cultivateurs sont à faire le train et n'entendraient pas l'appel général). On a pris le Chevrolet, Robert Lethiecq est arrivé avec son Chrysler Impérial, Edgard Rouleau aussi on a remonté le chemin charretier jusqu'à la baie, on a fait aller les klaxons et on a crié à pleins poumons. Finalement, on a entendu une petite voix répondre du fond de la Baie. On savait qu'il avait repéré notre position et s'en venait vers nous. Bien qu'on sût alors qu'il était là, à environ 1000 pieds, on demeurait très inquiets, car il pourrait s'y noyer en voulant couper au plus court à travers la baie. Il est finalement apparu, tout barbouillé et complètement détrempé. Il était très content de retrouver sa famille, mais on voyait la frayeur sur son visage.

Il nous a raconté que lorsqu'il avait finalement trouvé les vaches, elles étaient couchées profondément enfoncées dans le bois. Elles se sont levées et, selon lui, se seraient dirigées dans la mauvaise direction malgré ses efforts pour les rediriger. Il a donc pris la direction opposée et s'est perdu, s'étant retrouvé sans point de repère en plein bois qu'il ne connaissait pas. Il ne savait pas que les vaches connaissent d'instinct la direction de l'étable. Il n'a jamais oublié cette leçon.

Hélas, on ne savait pas à l'époque que les vaches sont attirées par la musique, un p'tit coup de trompette, de clairon ou d'accordéon m'aurait sauvé bien des pas.

3. La mécanisation de la ferme

En 1945, j'ai acheté un gros engin de 7 forces, puis en 1949, un tracteur Massey-Harris 22. C'est plus résistant que les chevaux et ça prend moins de place. Avec cette machine on labourait le printemps à la place de l'automne, le chiendent n'avait pas le temps de prendre et la récolte était meilleure. Je labourais la nuit et mon employé, le jour. Mon frère Roger a longtemps été mon homme de confiance sur la ferme.



Herman Bergeron (fils de ma sœur Bibiane) posant fièrement avec Léo sur mon Massey-Harris 22 flambant neuf.

J'avais payé mon tracteur 1200 \$. Mon deuxième voisin, Achille Tourigny, a dit à mon père que j'étais pour me jeter dans le chemin avec ça. Ça été le contraire, à la place de prendre presque un mois à labourer avec mes quatre chevaux qui mangeaient presque la moitié du grain pour se tenir en forme. Tout ce grain allait désormais aux vaches qui donnaient plus de lait et on pouvait avoir plus de vaches pour le même espace et la même quantité de nourriture. L'efficacité globale des opérations a été rehaussée de beaucoup.

C'est à cette époque que j'ai fait scier des billots en planches et en madriers de 2 x 6 pour refaire une partie de la galerie qui avait été enlevée. J'ai travaillé les planches avec un planeur que j'avais bricolé. Il était actionné par une large courroie reliée à la poulie de mon Massey-Harris 22. Le découpage se faisait à l'égoïne de menuisier et les planches étaient soit clouées ou vissées au tournevis, car nous n'avions ni scie circulaire ni perceuse-tournevis à batterie, ni même avec un fil électrique.

À l'automne, après les récoltes, dans le temps des vieux, on allait au bois pour couper le bois de chauffage et ramener des billots pour le moulin à scie chez Henri Cormier, au centre du village. Dans ce temps-là, comme seuls outils, on n'avait que haches, sciottes et godendarts en plus des crochets et « cant-hook ». On le coupait en longueurs

d'une douzaine de pieds, le chargeait sur des bobsleighs et on retenait ces billots avec des catins. On faisait ensuite une corvée avec les voisins, chacun son tour avec la scie ronde aussi appelé banc de scie. La lame de cette scie mesurait environ 36 pouces de diamètre et elle était mue par notre engin de 7 forces qui avait 2 roues d'air en fonte. Le bois en longueurs était placé sur un banc pivotant et basculant d'avant à l'arrière pour les couper. Généralement, un homme ou deux approvisionnait et aidait l'opérateur à actionner la table basculante. Un ou plusieurs autres libèrent les rondins et les bûches à la sortie, cordent ce qui peut être cordé tout de suite ou fendent ce qui doit être fendu avant d'être cordé. Les cordes de bois pouvaient même servir de clôture au parc à cochons. Il y avait toujours plusieurs cordes de bois qui séchait dehors comme réserve ou pour le prochain hiver. N'oublions pas que le poêle servant à cuisiner chauffait au bois, même l'été.

Chaque propriétaire était l'opérateur du banc de scie quand on sciait son bois. Il pouvait ainsi déterminer lui-même la longueur des bûches et des quartiers de bois en fonction de ses besoins. Il faut aussi admettre que c'est la position la plus dangereuse et une bonne communication (malgré le bruit assourdissant) et un bon synchronisme avec son « helper » sont cruciaux. Pas de bouton d'arrêt d'urgence, pas de garde de sécurité, pas de bouchon pour les oreilles, pas de casque de sécurité, pas de visière, pas de bottine de sécurité. À lui seul, le bruit strident de la scie, même allège, était impressionnant, ajoutez à ça, celui de l'engin et celui des branches toutes croches qui se font couper, alors là : Respect!

D'ailleurs, un jour vers 1950, un petit rondin s'est coincé dans la fente de la lame et m'a entraîné la main gauche dans la scie. La lame a coupé ma mitaine de cuir, celle de laine et la peau ainsi que le muscle entre le pouce et l'index. C'est ma mère qui a servi de docteur et je n'ai heureusement pas eu de séquelle sérieuse permanente à part une cicatrice, mais j'ai été chanceux, car ma main aurait pu y passer au complet. Pour un cultivateur, ça aurait été catastrophique.

Plus tard, j'ai remplacé mon engin de 7 HP par mon tracteur Massey-Harris 22.



J'affûte ma scie à chaîne Pioneer.

J'ai passé trois scies à chaîne : une Cartier, une McCulloch et une Pioneer. Elles n'étaient évidemment pas aussi légères et aussi performantes que celles d'aujourd'hui.

Avec jusqu'à 6 hommes engagés, on a bûché et fendu 2000 cordes de bois de chauffage en un hiver. Alice a tout vendu ça. Ne me demandez pas comment elle a fait ça, mais elle l'a fait!

J'avais forgé des crochets pour lever les billots avec la pelle avant du petit Massey-Harris 22, ce qui facilitait grandement la tâche. On n'avait plus besoin de s'éreinter à rouler les billots sur des rampes pour les grimper sur la remorque à quatre roues. On bûchait, emplissait les remorques que j'avais fabriquées avec des châssis de camion et hop, on les transportait sur la pile pour les faire sécher avant de les transporter à nouveau au moulin à scie.



Banc de scie à table basculante. On remarque la roue d'air en fonte, à droite, qui permet de conserver l'inertie de la rotation de la lame de scie, au centre.

Dans les années 60, on a même fait venir un moulin à scie portatif pour scier les billots directement près de la maison. Je crois que c'était Ubald Forest qui avait acheté ces billots.

En plus de mon frère Roger qui m'aidait sur la ferme, il y avait évidemment ma femme Alice qui excellait pour traire les vaches et avoir soin des animaux. Et elle devait aussi préparer les repas pour tout le monde. Et quand tu travailles dur, au grand air, tu manges des repas d'homme.

Son expérience dans les chantiers lui a été très utile, ça paraissait qu'elle savait où elle s'en allait.

J'avais aussi quelques employés temporaires, dont Louis (Ti-Oui) Bernard, comme bûcheron, un peu dur sur la machinerie, mais tout un homme quand il s'y mettait. Il était payé « à d'Job », c'est donc lui qui déterminait son rythme de production. Il y avait aussi, parfois, Jean-Claude (Pic) Côté, surtout pour les récoltes. Il fallait bien qu'il paie sa Cadillac. C'était un farceur et joueur de tours invétéré.

4. Mes machines agricoles

Toute ma machinerie agricole était entreposée à l'intérieur après avoir été graissée, huilée et prête à l'usage.

- Engin Desjardins 7 HP
- 2 tracteurs : Massey-Harris 22, 1949 & Fordson Major 1955
- Une charrue à 2 et un 3 seillons
- Roulettes et herse
- Semoir
- Cercleuse
- Rouleau
- Tombereau à fumier
- Moulin à faucher
- Râteau compact Ford, un râteau faneur et un basculant à traction animale
- Balleuse à foin New Holland avec moteur à essence intégré
- Stouqueuse
- Moulin à battre
- 3 quatre-roues
- Grosse gratte à chemin – Niveleuse (celle-là, elle couchait dehors)



Mon Fordson Major 1955.



La « balleuse » en action.

Je me disais « si une machine te donne des problèmes quand elle est neuve, elle va toujours te causer des problèmes ». Or avec mes voisins Gilbert Massé et Charles-Edward Fournier, on avait convenu d'acheter une « balleuse » pour en partager les coûts. Celle qu'on avait choisie, moyennant un essai concluant, nous a donné des problèmes dès le départ avec l'attacheuse de balle. Même le technicien du fabricant venu de Toronto n'a pas pu régler le problème. J'ai décidé de ne plus embarquer là-dedans et d'acheter une New-Holland avec moteur intégré. Excellente décision, car la Ford a continué à causer toutes sortes de problèmes à mes voisins, alors que ma New-Holland n'a jamais eu l'ombre d'un problème.

5. Mes chevaux

J'avais cinq chevaux, quatre bons et un piton que Pépé achetait le printemps et vendait à l'automne. Quand j'ai acheté mon premier tracteur, un Massey-Harris 22, (c'était le deuxième tracteur de la paroisse), j'ai vendu quatre chevaux incluant le piton et j'ai gardé le meilleur cheval pour voyager. Il s'appelait « Darling ». Il était le fruit d'un accouplement entre une jument percheronne de Pépé et d'un étalon Quarter Horse de Maurice Bernier. Il figurait très bien dans les



Moi avec un de mes chevaux.

courses de « Speeders » entre les deux ponts de Bécancour les dimanches après la messe. C'est là qu'on s'essayait. La compétition était forte. Amédée Rheault, mon premier voisin, avait aussi de bons chevaux ainsi que Maurice Bernier et les p'tits Cyrène. Les départs se prenaient généralement à la hauteur du pont Trahan-Savoie. Darling était un cheval incroyable. Pour « skidder » il me suivait le nez à l'épaule, comme un chien. Il était intelligent, fort, infatigable et vaillant.

Fin des années 1940, début 1950, j'avais aussi acheté une belle selle pour le monter afin d'aller chercher les vaches qui pouvaient aller partout dans les friches, dans le bois et jusqu'au bout de la Pointe et même traverser sur les îles. À l'heure du souper, si tu n'entends pas de cloches, c'est qu'elles sont loin.

Un jour, j'ai monté Darling pour aller chasser le canard dans le fond de la baie, comme dans les vues de cow-boys qu'on voyait à la télé. J'ai aperçu un canard et je l'ai tiré avec mon vieux 12. Contrairement à ce qui se passe dans les films, mon cheval a pris le mors aux dents. Ça rentrait au poste en « crinso ». Je me suis cramponné à sa tignasse, ça prenait tout mon petit change pour résister aux branches qui me frappaient et qui cherchaient à me désarçonner. J'ai eu juste le temps de sauter avant qu'il entre directement dans l'étable. Après cette aventure, fini les jeux de cow-boys avec le cheval.

6. Mes patentes « faites maison »

Ma première pelle à tracteur

Le printemps venu, il fallait ramasser tout le tas de fumier à la petite fourche, ce n'était pas un cadeau. J'avais vu des tracteurs munis de pelles hydrauliques en avant, mais c'était pas mal cher. L'hydraulique de mon Massey-Harris 22 pouvait travailler dans les deux sens. J'avais alors installé une pelle avec des bras faits à partir de 4x4 en bois franc et des montants pour supporter les câbles vis-à-vis des essieux. À vide, ça allait bien, mais quand j'ai essayé avec une

bonne charge, les câbles ont pété et le madrier de bois franc qui maintenait la séparation entre les deux câbles reliés à l'hydraulique m'ont passé par-dessus la tête. Ils passaient sur un méchant temps et j'ai failli me faire arracher le coco. Je crois même qu'ils étaient partis avec mon chapeau. Décidément ce n'était pas ma meilleure patente! Alors, j'ai décidé de me faire fabriquer une vraie pelle. Et c'est Lessard Machineries de Saint-Wenceslas qui l'a construite. Excellente décision!



Je pose ici sur mon Massey-Harris 22 avec sa nouvelle pelle.

Ils avaient posé des cylindres « pour hommes » et, mis à part quelques pics de la fourche qui se cassaient parfois sur le poteau des nettoyeurs ou sur le fumier gelé, cette pelle n'a jamais fait défaut. C'est Gérard Pinard, monsieur Beauchesne ou encore monsieur Cyrène qui me soudaient ces pics.

Automatisation de la roue à vent

Nous avons de l'eau salée qui venait d'un puits artésien. Pour avoir de l'eau à la maison et pour les vaches, on avait une roue à vent qui pompait l'eau dans une tank galvanisée. Cette roue était montée sur le pignon de la grange et sa mise en marche était actionnée par un câble en acier qui descendait jusque dans l'étable entre les deux allées de vaches (là où les vaches étaient face à face). Le réservoir de 1000 gallons environ était situé sur le grenier de l'étable. Il ne gelait

pas l'hiver, car il était entouré de foin qui servait d'isolant. C'était tantôt d'aller chaque fois à l'étable pour actionner la roue à vent puis retourner l'arrêter à la main, sinon le réservoir débordait. J'ai alors



Réservoir à eau recyclé en cache à canards.

conçu un « pataclan » en bois, jumelé avec un flotteur de verveux trouvé dans le bois pour que la roue à vent s'arrête toute seule lorsque le réservoir était plein et reparte toute seule lorsque le réservoir atteignait un certain niveau. Dans les années 1960, avec la venue de l'électricité, j'ai converti ce réservoir en cache à canard à la rivière Gentilly. De couleur grise, elle était pas mal efficace, car les oiseaux venaient s'y poser, cependant, les coups de 12 faisaient un étourdissant BOUM, comme à la guerre.

Dans le petit fournil, on avait une pompe « à bras » connectée à un « moine ». Il fallait la recharger souvent vu que le joint d'étanchéité était usé. On devait donc avoir constamment une chaudière d'eau prête pour la recharge. Pour régler le problème, j'ai creusé un fossé de 4 pieds de creux, à la petite pelle sur une distance d'environ 300 pieds, pour enfouir un tuyau de la grange jusqu'à la maison pour l'alimenter d'eau courante. Après l'encan, vu qu'il n'y avait plus aucune vache dans l'étable pour empêcher l'eau de geler, j'ai installé le moteur, la pompe et un réservoir dans la cave de la maison.



Modèle de pompe à bras que l'on utilisait dans le petit fournil.

Auges automatisées

Les auges d'alors étaient faites de troncs d'arbre creusés à la hache. J'en ai creusé moi-même avec une scie ronde et une hache. Avec l'âge, ils commençaient à fuir alors j'ai décidé de faire des buvettes en ciment pour les vaches. Les buvettes avaient maintenant des flottes (même principe que celles des toilettes) qui contrôlaient l'approvisionnement d'eau pour abreuver les vaches de façon automatique évitant ainsi tout débordement pouvant résulter d'un oubli de fermer le robinet. Il y avait une buvette pour 2 vaches, donc 5 buvettes par

rangées. Ça n'a l'air de rien, mais il y a toujours une vache qui a soif et qui actionne un abreuvoir alors l'eau circule un peu à la fois presque tout le temps. Alors, par grand froid, l'eau ne gèle pas.

Nettoyeur à fumier totalement automatisé

Dans le temps de mon père on nettoyait le fumier des vaches à la pelle et il n'y avait que très peu de ciment à l'intérieur de l'étable. Alors, le fumier et l'urine se mêlaient un peu à la terre. Il fallait charrier le fumier dans le champ à toutes les deux semaines, en « 4 roues » l'été et en bobsleigh l'hiver. On peut dire que ce n'était pas un cadeau. L'hiver, il fallait casser le fumier à la pince chaque semaine et le charrier sur un tas dans le champ. Pour l'épandre, on prenait un épandeur tiré par les chevaux. Quand j'ai pris la besogne, j'ai décidé de sortir le fumier à la brouette et de ne le charrier seulement qu'à l'automne. On ne peut pas dire que c'était un job bien propre. En tout cas, ce n'était pas un job pour les petites mains blanches. Je me disais « il doit bien avoir une meilleure façon de faire ce sale travail ».

Un an après, j'ai fabriqué un chariot se déplaçant sur un rail en bois suspendu au plafond et qui faisait le tour des allées pour sortir dans l'allée centrale jusque dehors sur le tas de fumier où on actionnait une barrure pour faire basculer et vider le tonneau. Au fur et à mesure que le tas montait, on plaçait des planches pour permettre d'aller porter la charge plus loin. Deux ans plus tard, j'ai acheté un vrai chariot Jutras monté sur une « track » en acier.

L'électricité est arrivée vers 1951. À la maison, ça rendait tout beaucoup plus facile. L'éclairage par simple pression du doigt, un poêle électrique pour faire cuire la nourriture, un réfrigérateur, un congélateur, la possibilité d'utiliser l'électricité pour se chauffer, le téléphone, le radio, etc. Ma mère Albertine a alors troqué sa planche à laver pour une laveuse électrique avec tordeur et tout. Imaginez le progrès, wow! Elle était vraiment contente. Il fallait qu'elle soit très forte pour avoir élevé une pareille trêlée d'enfants dans ces conditions. Dans l'étable, on a aussi troqué le fanal pour les ampoules électriques. C'était beaucoup moins dangereux pour le feu et beaucoup plus pratique. On avait même une radio que les vaches semblaient apprécier aussi beaucoup.

Et avec l'électricité, j'ai eu l'idée d'installer les chaînes à moulin à scie, achetées de monsieur Henri Cormier du village, et d'en faire un nettoyeur à fumier. Ce nouvel outil nous a grandement facilité la tâche et a fait l'envie de plusieurs qui venaient s'en inspirer, dont un représentant de la Compagnie Jutras. J'en ai profité pour mettre du ciment à la grandeur de l'étable.

La chaîne de nettoyeur faisait le tour de deux allées et était entraînée par un moteur de $\frac{1}{4}$ HP, couplé à un réducteur de vitesse et installé au bout d'un tronc d'arbre (du franc frêne). Une de ses extrémités était appuyée sur la fondation de l'étable et l'autre reposait en travers sur une autre tige portée par deux pylônes afin de déplacer l'extrémité du nettoyeur pour répartir le fumier. Mais la « crinso » de chaîne se cassait ou débarquait parfois et c'était évidemment durant les jours de froid polaire, car ça gelait dans le dalot malgré le fait que j'y mettais de la paille comme isolant.

Pour en assurer l'arrêt automatique après un cycle complet, la première palette était plus élevée et actionnait une barre de bois qui, à son tour, actionnait l'interrupteur de courant. On pouvait faire le train sans se préoccuper de l'avancement de cette tâche.



Nettoyeur à fumier.

Plus tard, en installant le deuxième nettoyeur, j'ai essayé de monter le moteur et le réducteur de vitesse à l'intérieur de l'étable, sur le « driving shaft » d'un camion que j'avais ramassé chez Edgar Rouleau. Edgar possédait le garage au coin de la route et connaissait ça. Cette amélioration avait réglé une partie du problème, mais la « visite » était toujours nerveuse dans le temps des fêtes, car les lendemains de veilles, on pouvait avoir le cerveau un peu voilé et on oubliait parfois de tout dégeler. Résultat, la chaîne cassait. Il fallait alors la réparer tout de suite avant qu'elle ne gèle dans le fumier frais, sinon on était fait. On se faisait geler les fesses sur le tronc d'arbre et les doigts surtout à installer le palan, tirer sur le câble à tenter de réinstaller la chaîne en fonte. Parfois, elle se brisait à nouveau, alors, c'était vraiment le « bout de la marde ».

Réfrigérateur à lait en ciment

Puis il y a eu le réfrigérateur en ciment pour garder le lait froid. Il remplaçait le puits dans lequel on descendait les canisses, une par une, à l'aide d'une roue à manivelle et à cliquets. Ce réfrigérateur rempli d'eau fonctionnait avec un moteur à de 1½ HP et avait une température constante maintenue autour de 4°C. Le lait se conservait plus longtemps sans inquiétude.

Carcans semi-automatiques



Attacher chaque vache une à une et les détacher, c'était fastidieux et long. Alors, j'ai conçu un système qui attachait et détachait les 10 vaches de l'allée en une seule opération pour chacune des trois allées. Un côté du carcan était fixe. Le bas du deuxième madrier était fixé au premier à l'aide d'une penture et le haut de chacun d'eux était fixé à une planche horizontale qu'on poussait pour fermer et tirait pour ouvrir. Cette simple planche verrouillait les dix carcans en position « FERMÉ » d'une Shot.

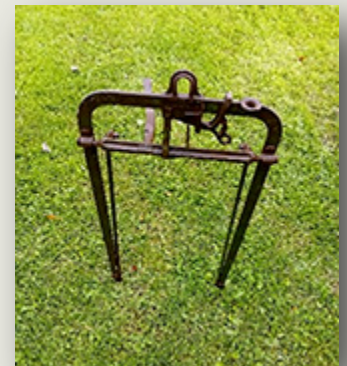
Système permettant à 10 carcans d'une allée de s'ouvrir et de se verrouiller en un seul mouvement.

Trolley

Afin de pouvoir engranger le foin plus efficacement, j'avais installé un rail en 4 x 4 en franc-frêne au plafond de la grange sur lequel se déplaçait un trolley que j'avais acheté à un encan. Ouf! c'était très haut pour l'installer et il fallait que ce soit solide, mais ça valait l'effort parce que ça faisait toute une différence. La grande fourche n'avait pas à glisser le long du tas du grenier ou dans le reste de la grange. On pouvait « swingner » la fourche pour lâcher sa charge là où on voulait, c'était bien plus facile.



Trolley.



Grande fourche.

Monte-balles

Plus tard, pour monter les balles de foin, j'avais patenté une fourche à dix crochets forgés et boulonnés à la poutre en L. C'était très effi-



Pierre qui plante les pics de son monte-balles dont la descente est contrôlée par le palenteur.

cace pour monter les balles et aussi pour les placer d'une « shot ». Mais cette fourche était extrêmement dangereuse à opérer. En effet, la personne au palantage devait arrêter à un point précis marqué par un piquet alors que le « trolley » venait juste de se déclencher pour arrêter la fourche qui descendait à la verticale. C'était Alice et un des enfants qui étaient préposés au palantage. Si le « palanteur » oubliait d'arrêter au piquet indicateur, la fourche de 150 livres descendait en chute libre sur une hauteur de plus de 30 pieds avec les crochets orientés vers le bas. Ça pouvait vous étripier dans le temps de le dire. Et c'est arrivé une fois, j'ai passé bien près du trépas. C'est compréhensible, car dans le temps des foins, chacun à plein de choses dans la tête et doit faire plusieurs tâches. Heureusement, j'avais prévu que ça pouvait arriver et j'étais un peu en retrait. Pour se placer en retrait, ça demandait de s'enlever de la charge de foin, que celle-ci soit pleine ou vide. On devait se cacher, soit dans la structure de la grange ou sur un tas de foin loin du risque.



Alice au palantage.

Partie 4

La Petite Floride



Carte illustrant l'aménagement de la Petite Floride vers 1965.



1. Les débuts

Pour se rendre à la plage du « bout de la Pointe », on devait se frayer un chemin à travers le bois, les branches et le reste de la végétation en faisant attention à l'herbe à puce et à l'ortie qui poussent sur les berges de la rivière Bécancour. J'ai alors décidé d'y ouvrir un chemin.

Comme à ce moment l'ère, je bûchais du tremble près du fleuve pour une entreprise de Saint-Pierre-les-Becquets qui fabriquait des paniers (Les paniers Pépin), j'ai décidé de bûcher quelques trembles additionnels pour y défricher un chemin étroit d'une seule voie, sur une distance d'environ 500 pieds. Au bout du chemin, la plage était grande et plus belle que jamais. J'y ai amené Alice et les enfants qui l'ont aussi trouvée très belle.



Le chalet des Pères Oblats.

C'est vers 1952 que j'ai commencé à vendre des lots de terrains. La plage n'était pas ouverte à ce moment. Le premier lot, impropre à l'agriculture, fut vendu à Raymond Côté, Charles-Henri Cormier et Bruno Deshaies pour 300 \$. Toute la pointe au fleuve était le paradis de la chasse aux canards et de la pêche. Ces grands amateurs de chasse et pêche pouvaient aisément s'accommoder de ce chemin rudimentaire. La seule autre habitation qu'il y avait était le chalet des Pères Oblats du Cap-de-la-

Madeleine. Ils devaient traverser le fleuve en chaloupe à rames, aller-retour, et vaincre le courant pour se rendre à leur chalet.

En ouvrant un chemin plus large, plus droit, à 100 pieds de la berge de la rivière, ça me permettait de vendre des lots. Mon frère Roger et moi avons mesuré les terrains nous-mêmes.

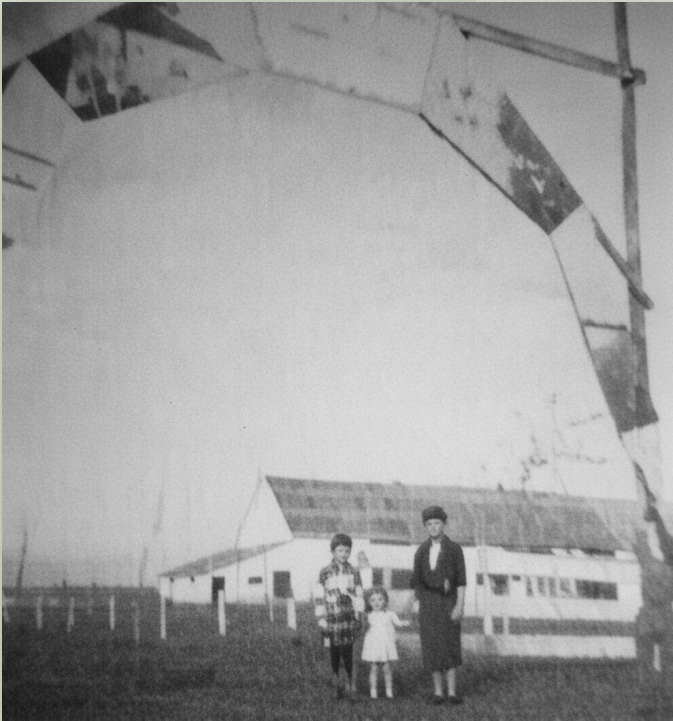
Je fis creuser aussi un petit lac à l'ouest de la baie. La terre servit à relever le terrain marécageux autour pour le rendre propice à y ériger des chalets. J'ai aussi fait creuser un chenal partant du fleuve au nord-est de la plage. Je voulais y faire une marina. Ce canal s'est rempli en quelques années, donc adieu au projet « Marina ».

À la première fin de semaine d'ouverture de la plage au public, il y avait sept autos. Les bateaux passaient tout près, et on avait une vue imprenable sur l'immensité d'un des plus grands et des plus beaux fleuves du monde.



La petite chapelle des Pères Oblats.

Il y avait déjà une plage populaire à Bécancour, c'était celle de Léo Lévesque située à l'ouest du pont de la route 3, aujourd'hui la 132 et qui enjambe la rivière Bécancour. Il y avait un resto et un comptoir à crème glacée.



Arche à l'entrée du chemin de la
« Petite Floride »



Mariette Hamel.

À l'annonce de l'ouverture, à accès gratuit, de notre plage, les réseaux sociaux de l'époque : bouche-à-oreille, perron de l'église, magasin général de Réal Mailhot, épicerie de Gérard Beauchesne, bar de l'hôtel Rose, bar de l'Hôtel-Motel Chez Paul devenu le CP Motel, plage et restaurant de Léo Lévesque et garage d'Edgar Rouleau, firent leur effet. Très vite la plage devint très fréquentée.

Quelques années plus tard, une dame qui se promenait sur la plage nous a dit, en voyant passer un transatlantique avec les énormes vagues qu'il faisait, que ça lui faisait penser à la Floride. C'est alors que nous avons baptisé notre plage « La Petite Floride ».

En 1953, j'ai érigé une arche à l'entrée du chemin menant à la « Petite Floride » avec une grande barrière pour éviter que les vaches ne passent. Mariette Hamel, artiste peintre et amie de la famille, avait peint des feuilles de contre-plaqué de 4' x 8' qu'on avait découpées et peintes avec l'écriteau « Petite Floride » en haut, entouré de paysages de chasse, de pêche et autres scènes de plages et d'activités nautiques.

Au printemps, les jeunes font du canot, dans un pied d'eau, devant les chalets de Léo et de Gilles.



2. Construction des chalets en bois rond et du restaurant



Ouverture du chalet en bois rond.
Moi avec Lucien Hamel, sa fille Anne-Marie et un ami.



Mon deuxième chalet en bois rond.



1968. La plage « La Petite Floride » comme à Daytona Beach.
Au premier plan, mon Chrysler convertible et la Mustang à Léo.

Je me suis lancé dans la construction d'un chalet en bois rond. Dans les chantiers, on vivait dans des chalets en bois ronds. Or sur ma terre, j'avais justement de beaux peupliers bien droits. Si on les coupe dans le bon temps, il est plus facile de les écorcer. Alors, dans les années 60, j'ai coupé un bon nombre de peupliers puis entrepris de construire un chalet en bois ronds. Ce fut tout un contrat. On doit choisir des arbres bien droits, d'un diamètre uniforme, écorcer les billots, les équarrir, en encocher les bouts, puis monter le tout bien droit. On doit aussi y mettre de l'étope dans les joints, tailler les

portes et les fenêtres. Lorsque le bois sèche, il rétrécit et les joints ouvrent, puis les fenêtres et les portes se désajustent. Ça prend quelques années avant que le tout se place. On devait réajuster le printemps venu. On n'a pas intérêt à laisser place à la petite vermine qui aurait pu s'immiscer dans les espaces laissés libres par le rétrécissement des billots ayant résulté en un relâchement de l'étope.

Il y avait souvent foule sur la plage, on a compté jusqu'à 500 autos par fins de semaine de canicule. Comme le chemin de l'île, en terre argileuse recouverte de sable, était très achalandé et poussiéreux, les gens trouvaient ça difficile d'y circuler pour aller se chercher de la nourriture et autres victuailles, alors, à la demande générale, on a décidé de bâtir un restaurant à l'ouest du chalet en bois rond, de l'autre côté du chemin, car le stationnement y était pratiquement illimité et il n'y avait aucune valeur ajoutée à le construire près de l'eau. Ce restau-



Ouverture du restaurant en 1960.

rant était opéré par Alice. Il y avait même un Juke Box et un plancher de danse. Le réfrigérateur à liqueur était de type grand bassin d'eau réfrigérée et ne suffisait pas à refroidir les bouteilles de boissons gazeuses les jours de grande affluence. Lors des longues fins de semaine, s'il faisait beau, il y avait foule et même des files d'attente pour le restaurant et on pouvait manquer de hot-dogs, de bœuf haché ou de pain. Mais par mauvais temps, on perdait la majeure partie de cette nourriture parce qu'on n'avait pas assez de frigos et de congélateurs pour entreposer toute cette bouffe nécessaire pour nourrir cette foule éphémère. Évidemment, chiens, chats, cochons et poules bénéficiaient d'un succulent buffet gastronomique, mais tu manges alors rapidement tes profits. Et si les deux grandes fêtes, la Saint-Jean et la Confédération, étaient pluvieuses, alors là, les pertes étaient évidemment doublées. Les étés pluvieux étaient désastreux.

En 1961, mon fils Léo, agrémenté de son petit radio à batterie, entreprit de nettoyer la plage et d'y défricher une belle aire de pique-nique à l'ombre. C'était l'année de la sortie de « Hello Mary-lou » de Ricky Nelson, premier au « Hit Parade ».

En 1962, pour répondre à la demande de nouveaux chalets, nous avons fait les choses dans les règles cette fois-ci et nous avons fait cadastrer la bande de terre située de chaque côté du chemin par Edward Lair, arpenteur géomètre.

On a aussi acquis un chalet flottant en échange d'un terrain. D'abord utilisé par la famille puis loué à des touristes pour utilisation dans la rivière ou même sur le fleuve, on pouvait y installer un moteur pour se déplacer de façon autonome. Il termina sa carrière, érigé sur pilotis et stabilisé près du restaurant.

Un jour, en terminant d'étancher le haut de la coque avec du pitch chauffé à ébullition, j'ai glissé sur la glaise et le pitch m'a éclaboussé les mains, les jambes et le visage. Je me suis aussitôt tiré à l'eau, mais le mal était fait. Comme j'étais en maillot de bain, et sans protection, j'ai subi plusieurs brûlures au troisième degré. Cette fois-là, c'est Alice qui m'a soigné avec de l'onguent du docteur Albert puis du Rundle (onguent miracle qui existe encore aujourd'hui sous le nom de Porter's Liniment Salve). Ça a pris pas mal d'années avant que toutes les cicatrices disparaissent. Au moins je n'ai pas eu d'infection.



Je prépare le chalet flottant pour la saison estivale

Dans ce temps-là, il n'y avait pas d'aqueduc sur l'île Montesson. Les gens des chalets pompaient l'eau de la rivière pour laver, mais devaient transporter l'eau potable à l'aide de bidons qu'ils allaient remplir au village. Notre maison tirait son eau d'un « moine », planté 60 pieds dans le sol, mais cette eau était plutôt salée et peu de gens en dehors de la famille n'acceptaient d'en boire. Évidemment, la visite n'avait pas le choix...



Une des premières photos connues de baigneurs à la « Petite Floride » en 1939. On y voit Pépé (Hector) Piché avec des membres de sa famille et un des Pères Oblats. Ils se baignaient tout-habillés, question de pudeur, sans doute. Les mœurs ont changé un tantinet depuis!

3. La sécurité des baigneurs

Il est vrai qu'il y a eu de nombreuses et très malheureuses noyades au fil du temps. On doit donc y prendre les précautions d'usage comme sur tous les cours d'eau et se tenir loin de l'écart du chenal de la Voie Maritime du Saint-Laurent, surtout à marée très basse. La dénivellation y est extrêmement abrupte et passe

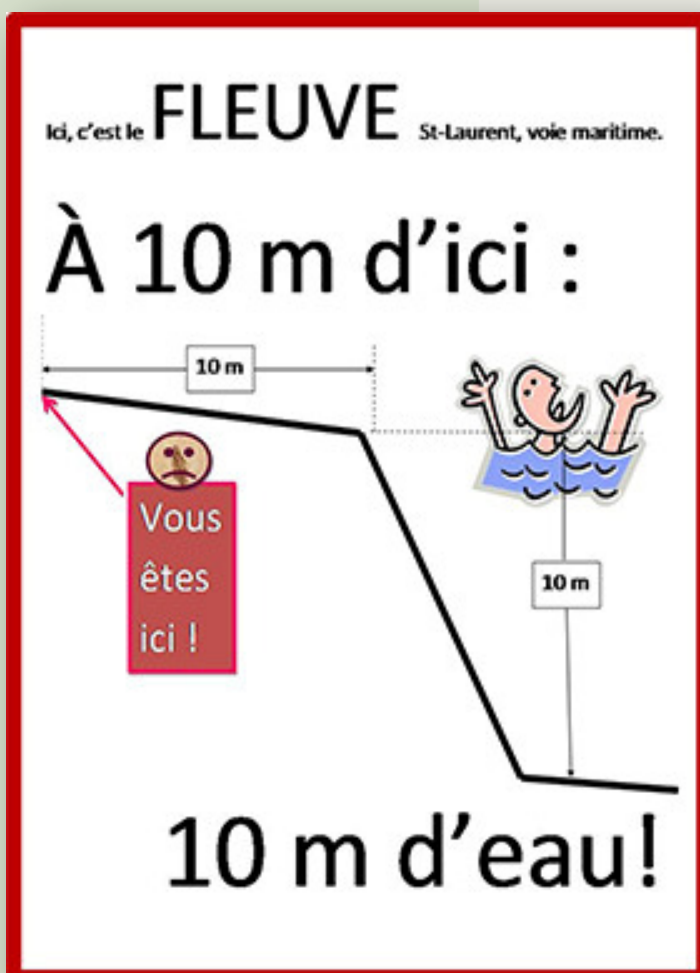
d'environ de 5 pieds à 35 pieds sur une distance de 10 à 15 pieds, c'est comme une falaise. La glissade y est imprévisible et très soudaine. Ça surprend même le meilleur nageur et ça le tire vers le fond instantanément.

Tout ça combiné avec les courants cumulés de la rivière et du fleuve, si tu te fais prendre dans cet écart, tu as besoin d'être à jeun, de ne pas paniquer et d'être particulièrement bon nageur pour t'en sortir vivant.

Pire encore, si on se retrouve à l'eau très basse, sans veste de flottaison lors du passage d'un gros navire, le ressac et l'abaissement rapide du plan d'eau en résultant, augmentent encore très significativement le risque de se noyer.

En restant dans la rivière et en respectant les principes de sécurité de base, la plage de la « Petite Floride » est aussi sécuritaire qu'un cours d'eau peut l'être, car le dénivèlement y est graduel. On doit évidemment se tenir loin de l'escarpement brusque du chenal de la Voie Maritime du Saint-Laurent dont la proximité est clairement indiquée par la bouée

verte no. 33 qui pèse quatre tonnes et dépasse la surface de l'eau de plus de 8 pieds.



Affiche réalisée par Léo, située au bout de la plage, à 10 mètres de l'écart du chenal, lors d'un été où l'eau était particulièrement basse.

4. Déménagement du chalet de Gentilly

Au début des années 1960, nous avons acheté un chalet à l'embouchure de la rivière Gentilly. Puis dans les années 1970, le terrain a été exproprié pour bâtir la centrale nucléaire et l'usine d'eau lourde. Alors, j'avais le choix de brûler le chalet ou de le déménager. J'ai alors entrepris de le déménager sur l'île que je possédais à l'em-



C'est le début du grand voyage! On voit Jules et Gilbert Massé.

bouchure de la rivière Bécancour (l'île à Piché). Le déménagement de ce chalet sur une distance de 10 km se ferait durant l'hiver, sur la glace formée sur les rives du Fleuve. Le chalet avait été surélevé avec des crics à vis sans fin. Un processus pas mal plus ardu qu'avec des crics hydrauliques. Des lisses en troncs de frêne avaient été glissées dessous puis barrées avec d'autres pièces de 10 pouces. Des rondins furent installés sous les lisses pour rouler jusqu'à la glace de la berge du fleuve. On l'a attelé aux quatre tracteurs attachés et tirant à la

queue leu leu. Jules Massé avec son International, Gilbert Massé avec son John-Deer, Léo sur mon Fordson Major et moi sur mon Massey-Harris 22. Après avoir donné quelques coups, il a décollé et on a synchronisé nos vitesses. Il s'est laissé traîner facilement jusqu'à l'île où on a dû « bretter » pas mal pour le monter dans la neige épaisse. On avait omis de dégager l'espace et de préparer une rampe. Jules Massé a utilisé le souffleur accroché à son tracteur pour dégager un chemin puis on a redécollé, pris l'air d'aller et ça a monté, rien que sur une « peanut ».

L'été suivant, je l'ai surélevé, construit un solage de blocs de béton, transporté une quantité impressionnante de blocs, de poches de ci-



Moi à la construction du patio.



Le chalet de Gentilly dans son nouvel emplacement.



On pouvait y pêcher directement sur le quai.

ment, de roches de grosseur inouïe. Pour un homme de ma taille, 125 livres mouillé, c'est pas pire! Sur la photo, je construis une structure pour retenir toutes ces roches et ce sable avec des poutres de grange pour en faire un patio dont le dessus en bois dépasserait de 3 pieds le niveau des eaux le plus élevé jamais atteint jusqu'alors. C'était du très solide.

Pour faire le transport de tous ces matériaux, j'utilisais une remorque tractée par mon véhicule amphibie à 6 roues



Moi avec mes petits fils Patrick et Alexandre sur le Karou.

(un Karou). Cet attirail traversait la rivière sur une plateforme flottante artisanale que j'avais fabriquée avec du bois et des bidons de Javex servant

de flotteurs. J'ai complété le chalet en fabriquant un très grand quai en bois, parfait pour se reposer, manger, pêcher directement dans la rivière. La vue y était formidable. On y apercevait la rivière, la plage, alors très fréquentée, et le fleuve avec ses gros bateaux et ses plaisanciers qui passaient tout près. La bouée verte no. 33 était juste en plein centre de la sortie de la rivière.

Le chalet était à la fois isolé et en plein centre de l'action. Il avait une véranda sur trois côtés et était alimenté à l'électricité.

Malheureusement, le 31 mars 1986, une grande banquise l'a emporté tout d'une pièce avec presque tout le solage. Durant tout l'hiver, des travailleurs avaient creusé la rivière pour réparer un pilier du pont et avaient arrosé la rivière pour épaisir la glace. Au printemps, l'hydroglisseur avait dégagé la rivière en aval du pont de la 132. Lorsqu'est arrivé le coup d'eau associé à la débâcle printanière, les glaces se sont accotées sur le pont et ont créé cet amoncellement énorme de glace. Le 31 mars, c'est la grande débâcle. Le niveau d'eau a monté très haut faisant en sorte que la pression en amont fut



Kitesurf, par vent du nord :
attache ta tuque!

énorme et la banquise s'est décrochée. Le tout s'est engouffré dans la rivière à vive allure et comme le bras de la rivière entre l'île à Piché et l'île Lamy n'était pas assez large pour que la banquise de glace verte puisse y passer, elle a tout emporté sur son chemin. Le chalet, son solage et son quai ont été emportés d'un bloc et se sont dirigés vers le fleuve. Le chalet s'est échoué un moment sur la pointe de la plage puis s'est fait entièrement emporter par le violent courant de la rivière et du fleuve. Quelques jours plus tard, on le rapportait flottant vis-à-vis Deschaillons. Seul le toit de bardeaux d'asphalte dépassait de l'eau. On a aussi rapporté l'avoir vu passer à Québec. On n'était pas assuré contre ce genre de risque. On aurait dû rebâtir à l'intérieur d'une période d'un an pour conserver le droit d'y avoir un chalet. On ne savait pas, mais même en sachant, aurait-on rebâti ? Avec les risques de tout perdre à nouveau sans couverture d'assurance pour ce genre de perte causée par la nature?



On a tout ce qu'il faut !

Durant les années 1970, 80 et 90, la plage était fréquentée surtout par des familles pour diverses activités récréatives telles que jouer

dans le sable, bronzage, baignade, pique-nique, ballon volant, canot, kayak, planche à voile, planche à pagaie, etc.

Puis, vers la fin des années 1990, début 2000, c'était quasiment vide. On se désolait presque de constater que si peu de monde ne tire avantage de ce site naturel à la fois si paisible, si vivant et si attrayant.



La plage de la « Petite Floride »

5. Le saccage de la plage en 2007

Depuis l'avènement des réseaux sociaux, cet endroit, sans contrôle ni loi, a attiré de plus en plus de fêtards irresponsables et malveillants dont plusieurs ne se gênaient pas pour faire toutes sortes de dégâts.

On y faisait des courses de motocross, des feux, on lançait des feux d'artifice, à toute heure. Un son de fond de piston y résonnait jour et nuit jusqu'aux premières neiges.



À la Saint-Jean de 2007.

La plage après un premier nettoyage d'une journée. La marée avait déjà emporté une bonne partie des déchets.

La détérioration a culminé avec le saccage de la plage lors de la Saint-Jean de 2007. Le message passé sur les réseaux sociaux était qu'il y aurait un gros party sur la plage avec orchestre. Résultat, approximativement 5 000 personnes, à forte proportion d'imbéciles, se sont amenées avec leur alcool et autre substance. La plage était pleine de véhicules, de fêtards et de multiples feux entremêlés entre tout ça ! Des centaines d'autres véhicules étaient stationnés des deux côtés de la petite route jusqu'à dépasser la station Shell sur la 132. Ça ne passait plus autrement qu'à pied. Ça a pris plus de 2 heures à un véhicule de police, gyrophares allumés pour se rendre de la route 132 jusqu'au bout de l'île avec le maire de Bécancour à bord (3,2 km au total).

Les caisses de bière étaient amenées à pied, après les avoir bues, les bouteilles étaient généralement cassées un peu partout. Plusieurs idiots à l'esprit givré ont tenté d'en faire brûler en les lançant dans les nombreux feux ou ont fait des tas de bouteilles pour tester les pneus de leur pick-up en les écrabouillant ... avec fierté. Très brillant!



Certains sont trop « morons » pour comprendre qu'un divan-lit à structure d'acier, ça ne brûle pas. Malheureusement, ces « pas fins » se reproduisent !

Le lendemain, la plage ressemblait à un site d'enfouissement nauséabond. Pas question de s'y promener pieds nus. Quelques bons samaritains ont fait leur possible pour nettoyer tant bien que mal le gâchis. Mais les innombrables tessons de bouteilles et autres éclats de verre sont pratiquement impossibles à ramasser dans le sable.

C'est à la suite de cet incident que les élus de la ville de Bécancour ont créé un comité de citoyens pour éviter pareil désastre à l'avenir. La plage a été interdite à la circulation automobile. Comme pour tous les parcs de la ville, un stationnement a été aménagé ainsi qu'une rampe de mise à l'eau, et il a été dorénavant interdit d'y stationner après 23 heures et réduit ce temps à 20 heures en 2025.

Depuis 2007, le civisme et la condition de la plage se sont améliorés. La ville a fait installer une toilette chimique, quelques poubelles et un gros contenant à déchets dans le stationnement.

Il y a encore des feux qui ne sont pas éteints lors du départ de ceux qui les ont allumés. Or le danger, surtout si le vent tourne au nord-nord-est, est que le feu peut se propager vers le sud-ouest par la fo-

rêt de sapinage. Comme on est dans un cul-de-sac, une propagation vers le sud-ouest serait catastrophique et presque inarrêtable, les pompiers ayant à combattre le feu par vent de face. Le rang au complet risquerait d'y passer. D'ailleurs, il y a déjà eu au moins deux feux qui couvaient dans le sous-bois et qui ont été éteints par les citoyens, dont un de justesse qui, au petit matin lors que découvert avait déjà rampé sur quelques centaines de pieds vers l'ouest (le sapinage puis le village).



Alice Lethiecq et Pierre Piché.

Pierre Piché est décédé le 6 février 2006 à l'âge de 90 ans et son épouse Alice Lethiecq le 31 mai 1989 à l'âge de 69 ans. Ils ont été tous les deux inhumés au cimetière de la paroisse.

Merci à Pierre Piché et son fils Léo pour ce beau témoignage.